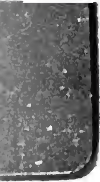
MÉMOIRES D'OLIVIER CROMWELL ET DE SES ENFANS, ÉCRITS PAR...

Oliver Cromwell










NAZIONALE
BIBLIOTECA
CENTRALE V.E.II
GOGOL
A
5303 /1
ROMA

MÉMOIRES

D'OLIVIER CROMWELL

ET DE SES ENFANS.

IMPRIMERIE DE Mme. Ve. PERRONNEAU, QUAI
DES AUGUSTINS, N. 39.

MÉMOIRES

D'OLIVIER CROMWELL

ET DE SES ENFANS,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME;

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS.

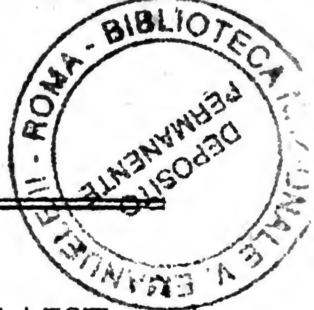
TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez P. PLANCHER, libraire, rue Serpente, n°. 14,
DELAUNAY, lib., Palais-Royal, galerie de bois.

1816.



PRÉFACE ANGLAISE.

Un riche gentilhomme ayant passé quelque temps en Amérique, fut assez heureux pour faire la connaissance de plusieurs des personnages distingués qui sont depuis fort long-temps à la tête du Gouvernement américain. Quoique ses idées en politique fussent bien différentes des leurs, il eut le bon esprit de ne se point faire tort à lui-même, en affectant une opposition aussi déplacée qu'inu-

tile, aux opinions des gens parmi lesquels il vivait : il voyait donc également le républicain et le royaliste ; il était bien reçu de l'un et de l'autre.

Entr'autres individus de cette première classe, il connaissait particulièrement un M. Fairfax, gentilhomme, et descendant d'une branche de la famille de ce fameux Fairfax qui se mit à la tête des forces du Parlement, lors de sa rébellion contre le trop infortuné Charles Ier. ; rébellion qui s'est terminée par l'infâme assassinat de ce Monarque, et par la subversion totale de la Constitution.

M. Fairfax avait souvent dit à son ami B***, qu'il avait entre ses mains plusieurs papiers fort curieux ; contenant les Mémoires de la vie d'Olivier Cromwell. « Mais, ajoutait-il, je ne les veux pas communiquer aux Américains ; dans la crainte d'exciter en eux la moindre défiance, la plus petite aversion contre les Gouvernemens républicains. »

M. B*** qui n'avait pas du tout la même crainte, détermina son ami à le mettre en possession de ses papiers ; de retour en Angleterre, il les donne à ses compatriotes ; par cette même raison

pour laquelle M. Fairfax les avait refusés aux Américains.

L'Éditeur désire ardemment avoir atteint son but : tout ce qui pourrait se rencontrer d'obscur dans le cours de ces Mémoires, sera suffisamment éclairci par les notes qu'il a cru convenable d'ajouter.

Londres, juillet 1816.

MÉMOIRES

D'OLIVIER CROMWELL,

ET DE SES ENFANS.



CHAPITRE PREMIER.

Qui que vous soyez, vous entre les mains de qui le sort jetera cette histoire fertile en évènemens, gardez-vous de la regarder comme un de ces contes légers dont on s'amuse pendant une soirée d'hiver, ou bien comme le songe passager d'une vieillesse imbécile. Réfléchissez sur ces annales du malheur et du crime ; que cette leçon terrible se grave dans votre cœur en traits ineffaçables.

Si vous êtes père, mon triste exemple vous instruira. Ne vous jouez pas des sentimens de vos enfans, n'éveillez point leurs soupçons, ne méritez point leurs reproches, ne vous exposez pas à rougir à leurs yeux : votre vertu sera le plus sûr garant de la leur. C'est ainsi qu'honoré, chéri, vous verrez avec calme s'approcher la nuit de la vieillesse.

Êtes-vous sujet d'un Roi vertueux! que l'histoire d'Olivier vous apprenne qu'une ambition démesurée reçoit toujours son châtiment. La mienne ne fut point excitée par le noble désir d'honorer ma patrie, mais par celui de m'élever sur des ruines, de fouler aux pieds les droits des autres hommes. Mon châtiment fut terrible; mais que le lecteur effrayé n'abhorre point ma mémoire! Puisse-t-il souhaiter plutôt que mes souffrances sur la terre expient les cri-

mes dont je l'ai souillée, et servent à atténuer des offenses sans nombre, des forfaits inouis!

Mon père était gentil-homme (1); sa fortune n'égalait pas ses prétentions, il se retira donc de très-bonne heure de

---

(1) Le père de Cromwell était un gentil-homme peu fortuné, dont le patrimoine s'était trouvé aliéné par différens motifs. Le nom originaire de cette famille n'est pas Cromwell, mais Williams. Sous le règne de Henri VIII, Morgan Williams épousa la sœur du fameux lord Cromwell, lieutenant-général de ce prince. Il eut d'elle un fils nommé Richard, qui fut fait chevalier par Henri, et qui prit le nom de son oncle Cromwell, en gardant les armoiries de Williams.

Ce chevalier Richard, dans un tournoi, à Westminster, en 1540, renversa deux des combattans, MM. Palmer et Cuspey. Son fils Henri fut, à son tour, fait chevalier par la reine Elisabeth : ce dernier eut plusieurs enfans; le puîné d'entr'eux, Robert Cromwell est le père du *protecteur*.

ce qu'on appelle le monde, pour se rendre dans une terre située près de Huntingdon ; il fut accompagné de son épouse, de son fils et de sa fille.

Nous n'avions que fort peu de distractions dans cette sombre solitude ; mon père faisait consister tout son bonheur dans sa famille, dans la culture de son jardin, et surtout dans des rêves délicieux de grandeur future pour son fils unique : je me berçais de mon côté des mêmes espérances ; tout mon temps, toutes mes pensées se rapportaient à ces brillantes chimères auxquelles mon ambition avaient donné naissance. Retiré dans le coin le plus isolé de notre habitation, je passais toutes les heures, en l'absence de mon père, à parcourir l'histoire des hommes, à rechercher les causes primitives de leur grandeur. Je découvris que les plus minutieuses circonstances avaient souvent amené la

destruction des empires, l'élévation des rois. Cette remarque fit une très-grande impression sur moi; je résolus de donner à l'avenir, à toutes les actions de ma vie, un but qui tendît à l'accomplissement de mes desseins. Au fond de notre jardin solitaire, j'entendais rarement les cris des villageois d'alentour; cependant la voix de la renommée pénétra jusque dans ma retraite. Je réfléchissais à l'histoire de cet obscur Sporza, qui, de misérable inconnu qu'il était devint un puissant monarque. Jetant mon livre de côté, « qu'était donc ce Sporza, me demandais-je à moi-même? A-t-il été ou plus brave, ou plus riche, ou plus grand, ou meilleur même que je ne le suis? Comment donc est-il parvenu à cette étrange élévation? Comment a-t-il fait pour s'élever à ce point de grandeur qui m'éblouit, que je contemple avec extase? Il fut doué

sans doute d'un esprit actif, énergique, capable de grandes choses. N'ai-je pas ce même esprit! Il fut un assassin.... Cela est vrai, et le sang qu'il a répandu fut le ciment de son trône. »

Je me parlais de la sorte quand les voix de plusieurs personnes qui s'entretenaient assez bas, vinrent frapper mon oreille. Je n'aurais fait aucune attention à cette conversation, si quelques mots que j'entendis très-distinctement n'eussent été d'accord avec mes sensations. On parlait de scènes brillantes, de triomphes, de princes, j'écoutai donc attentivement. J'appris que le Roi revenait d'Ecosse avec ses fils; qu'il était décidé à passer quelques jours à Huntingdon pour rétablir la santé du prince de Galles. Tandis que je méditais sérieusement sur ce singulier évènement, mon père se précipita dans le jardin. « Mon fils, mon cher fils, le plus grand

« honneur nous attend! Le Roi vient « d'arriver, il daigne honorer de sa pré-« sence ma chétive demeure; il s'est « déterminé à passer sous mon humble « toit tout le temps de son séjour à Hun-« tingdon (1). J'ai reçu l'ordre de tout « préparer pour la réception de mes « augustes convives. » — Mon père, répondis-je, le Roi est juste; il aura sans doute entendu parler des torts qu'on a eus envers vous : il n'ignore pas de quelle manière vous avez été privé de votre patrimoine; il veut, en se rendant chez vous, se charger de la vengeance de vos injures. Ah! mon père, il faut que j'aille voir le Roi.

— Arrêtez, Olivier, répliqua mon père, vous êtes trop vif; le Roi n'aura

(1) Une ancienne tradition fait mention d'une visite que Jacques Ier. et ses enfans firent au père d'Olivier Cromwell.

jamais entendu parler de moi : quand même il le voudrait, il ne pourrait pas me faire rendre mon patrimoine : je l'ai perdu par une décision des lois, je dois me soumettre à cette perte ; si ce jugement fut inique, je n'y vois pas de remède ; d'autres hommes l'ont cru juste et le Roi ne se met point au-dessus des lois.

— Pas même, à ce qu'il me semble, au-dessus de celles qui sont mauvaises, répondis-je. Comment ! un roi tremble devant des lois injustes ! Oh ! que mon front soit ceint du diadême..... Mais, continuai-je en changeant de ton et de conversation, quel motif a donc eu le Roi de choisir votre maison, pour l'honorer de sa présence, plutôt que celles de vos voisins qui sont beaucoup plus opulens que nous ?

— Notre maison est la plus commode et la plus spacieuse, voilà pourquoi Sa

Majesté nous accorde cet honneur. — Cet honneur! répondis-je; cet honneur! parce que cette maison lui convient.... Ah! mon père, n'appelez pas honneur ce qui n'est qu'une affaire de convenance. Je vais voir ces Princes j'en ai beaucoup entendu parler, mais ce n'est qu'en qualité de princes : je suis curieux de les contempler comme hommes; s'ils se comportent comme tels, je les estimerai dignes de leur rang; mais autrement.... » Je fronçai le sourcil de manière à faire tressaillir mon père; il eut l'air inquiet, s'avança vers la maison, je le suivais lentement en réfléchissant à l'honneur qu'on allait lui faire.

CHAPITRE II.

« M. Cromwel, votre fils a l'air noble, sa figure est belle, vous feriez bien de l'envoyer à la Cour.

— Sire, répondit mon père, nous ne sommes pas riches ; la fortune de mon fils ne sera que très-modique, et....

— N'importe, dit le Roi Jacques, il l'augmentera ; qu'il vienne avec moi, je me charge de son sort ; j'en ferai mon page, en récompense des bons soins que vous me prodiguerez ici. » Mon père fléchit le genou ; le Roi continua. « J'aurais désiré qu'Olivier fût plus instruit ; mais je le prendrai tel qu'il est. »

— Sire, interrompit mon père, daignez l'interroger ; vous ne le trouverez

peut-être pas indigne de vos bontés royales; je dois cependant avertir mon Souverain qu'il n'a pas eu d'autre précepteur que son père. » Sa Majesté se retournant vers le prince Henri, lui dit, en souriant : « Que diriez-vous, si nous trouvions ce jeune homme tout aussi savant que nous. — Je n'en serais pas fort étonné, répondit gracieusement le Prince, car le génie brille dans tous ses traits. — Quant à moi, ajouta le prince Charles, je l'aimërais mieux que Villars. » A ces derniers mots, je tournai mes regards vers le Prince, et je remarquai, derrière son fauteuil, le jeune et beau Villars (1), qui, de page, s'était élevé au titre d'ami et de confident du prince Charles. Ce favori ne put supporter

---

(1) Il n'y avait pas assez de différence entre tous ces jeunes gens, pour empêcher qu'ils se trouvassent ensemble avec le Roi.

même l'idée d'une rivalité ; il me lança un regard foudroyant, exprimant à la fois la haine et le mépris. Je me sentis profondément blessé, mes joues s'enflammèrent, ma poitrine s'enfla : reprenant enfin quelqu'empire sur mes sens, je lui rendis, avec usure et par un autre regard, ce défi insultant, qu'il ne m'était pas permis de lui renvoyer autrement.

Le comte de Somerset se tenait derrière le fauteuil du monarque ; il éclata de rire, lors de l'observation du Roi, et parut, avec beaucoup d'esprit, tourner en ridicule les minces talens de l'obscur Olivier ; il complimentait en vrai courtisan et très-délicatement son maître, tout en me décochant des sarcasmes amers ; et moi, d'enrager, de maudire ce Comte de tout mon cœur.

Le Roi paraissait n'être pas insensible aux flatteries de son favori ; il me dit : « Bon jeune homme, ne vous effrayez

pas des discours de milord Somerset, c'est un fou. Nous mettrons votre génie à l'épreuve dans un autre moment. Pour le présent, allez trouver les Princes, mes fils; si vous méritez leurs bonnes grâces, ils ne vous oublieront pas. » Le Roi se leva bientôt pour se retirer. Je demeurai seul, tout seul, libre de réfléchir fort à mon aise aux mortifications que je venais d'éprouver : les paroles que le Roi m'avait adressées en me quittant, étaient bien de nature à me consoler : eurent-elles cet effet? point du tout. Le Roi m'avait dit de faire la cour à ses fils, mais comment m'y prendre? En me courbant, en flattant, en devenant l'humble esclave des vices ou des vertus d'autrui, en me métamorphosant soudain en Somerset. Je le haïssais ce Comte, non pas précisement comme un méchant homme, mais parce qu'il était insolent. Je me propo-

sai d'étudier de près les caractères des princes avant de m'attacher à la personne de l'un ou de l'autre ; j'y réussis parfaitement pendant tout le mois que, retenu par sa maladie, le prince Henri demeura à Huntingdon. Il était plus doux, plus aimable (1), plus affable que le prince Charles, mais celui-ci développait une noblesse de caractère, un courage, une dignité vraiment royales, qualités que j'eusse sans doute admirées ; mais le sentiment de ma propre infériorité entretenait dans mon cœur une espèce d'aversion pour lui, qui me faisait donner la préférence à son frère.

Dans le seul espace d'un mois, au

(1) Les historiens ne sont pas d'accord sur le caractère du prince Henri ; les uns le représentent comme fait plutôt pour chercher la gloire de son peuple que son bonheur ; d'autres le regardent comme plus aimable que son frère.

milieu de la société des Princes et des courtisans, il s'était opéré déjà une singulière révolution dans mon esprit. Je n'étais devenu ni moins orgueilleux, ni moins violent; mais j'avais acquis l'art de cacher en partie ces mouvemens tumultueux qui ne tendent qu'à nous trahir. Je supportai donc très-patiemment toute l'impertinence des courtisans, espérant bien leur rendre la pareille dès que je serais devenu leur égal. Mais hélas! pour devenir leur égal j'avais besoin de l'influence que donnent seules les richesses, et je ne voyais pas d'autres moyens pour en acquérir, que de faire fléchir mon caractère indomptable, de le soumettre aux circonstances. Décidément je voulus être un grand personnage, et le devenir par la faveur du prince Henri. Oui, mais je m'aperçus bientôt qu'il n'avait plus long-temps à vivre. Je trouvai donc fort à propos de

m'attacher au prince Charles; je me conciliai ses bonnes graces, et je vis mourir de langueur celui que j'avais préféré, sans éprouver la plus petite émotion; car, incapable de la moindre affection, je ne m'étais attaché à ce prince que parce qu'il pouvait servir à mon élévation. Il me suffit d'être forcé de rechercher la faveur de l'homme que j'enviais pour voir s'augmenter encore mon antipathie pour lui. J'essuyais sans me plaindre toutes les boutades des courtisans, je suivais le Prince, je lui obéissais; mais voilà tout : je ne pouvais pas me déterminer à flatter l'un, et je n'étais pas en état de punir les autres; je souffrais l'oppression sans baiser la main de l'oppresseur.

Mon père fut ravi de voir les pas rapides que je faisais dans la faveur du Prince : si mon cœur a jamais été sensible à quelque sentiment humain, c'est

au plaisir que m'inspirèrent ses transports. A mesure que mon esprit embrassait davantage l'espoir d'une grandeur future, il se détachait de toutes les liaisons que j'avais pu former dans ma jeunesse. Je restais seul avec moi, enfoncé dans les sombres visions de l'avenir. Je n'ai jamais pensé à l'amour; quant à l'amitié, je la redoutais, de peur de rencontrer un rival dans l'être que j'aurais chéri. Je regardais froidement, mais en les examinant bien, tous ces jeunes nobles de la Cour; plusieurs avaient des vertus, des talens, mais je n'en vis point dont l'esprit ressemblât au mien. Parmi ces jeunes gens les plus distingués, je remarquai le doux Fairfax, écuyer du prince Charles, soldat de fortune, dépendant, comme moi, du sourire de son maître. Lucius Cary, fils du lord Falkland, le fier et courageux Wentworth, alors honoré de l'amitié

particulière du Prince, et quelques autres personnages moins marquans, composaient à cette époque la Cour du fils du souverain. Le Roi lui-même, quoique naturellement froid et hautain, se mêlait quelquefois aux entretiens des jeunes gens, et les embarrassait par des dissertations qu'ils ne pouvaient comprendre, ou par des questions auxquelles ils n'étaient point en état de répondre : il se plaisait à leur proposer des problêmes qu'ensuite, avec une précision toute pédantesque, il leur résolvait à la grande admiration de la Cour et de mon père. Un soir, tandis qu'on était occupé de la sorte, un messager vint de la part du prince Henri pour prier son frère de passer une heure dans son appartement. Charles, plein d'affection, s'empressa de se rendre à cette invitation. J'étais demeuré un peu en arrière des seigneurs, conversant

sérieusement avec Fairfax, lorsque le Prince m'appela : je m'avançai lentement pour le suivre ; soudain Somerset se précipite sur moi, m'entraîne et me demande insolemment comment je pouvais être assez hardi pour ne point obéir plus promptement aux ordres du Prince. Cette indignité me révolta ; je lui répliquai avec hauteur et amertume : « Par ma foi, le Prince vient de manquer l'occasion de remarquer tout le zèle que vous mettez à son service ; vous auriez mieux fait d'attendre que je me fusse trouvé en sa présence pour déployer votre savoir faire. »

— Seigneur, dit Fairfax, c'est moi qui l'ai retenu, je voulais le consulter sur quelques affaires.

— Le consulter! lui! ce vaurien.....! n'avez-vous donc plus d'amis, M. Fairfax? c'est à eux qu'il vous faut avoir

recours. Eh! sur quoi cet homme-là pourrait-il vous donner des avis? »

« Vengeance! m'écriai-je en lui lançant un regard terrible. » Ses yeux se détournèrent tout à coup des miens; il trembla, me lâcha le bras, et s'en retourna posément vers la chambre du Prince. C'est avec transport que je l'ai vu ce jeune homme, cet obscur Olivier, maîtriser le courroux de l'insolent Somerset. Je sentis naître en moi comme un nouvel être, une supériorité orgueilleuse, un dédain de toute espèce de contrainte... Je ne fus plus qu'un homme bien décidé à maintenir cette dignité personnelle qu'il tient de la nature. Je me rendis dans l'appartement du Prince; il me cherchait des yeux. « Olivier, comment avez-vous pu insulter milord Somerset parce qu'il vous a reproché votre négligence à exécuter mes ordres?

— Prince, daignez m'entendre, je

suis innocent : le Comte m'accusait injustement, je n'ai fait que me défendre.

— Mais si milord Somerset vous a cru coupable. ?

— Prince, je supporte en silence toute espèce d'injures, mais non pas celles qui tendraient à me priver des faveurs de Votre Altesse. Je suis innocent, je le jure ; et si le Comte m'accuse, je le répète devant lui, il aura menti devant Dieu, devant son Prince. » Tout le monde étonné gardait le silence ; personne ne voulait hasarder un mot avant que le prince n'eût fait connaître ses intentions : il me fixa en silence pendant quelques momens ; regardant ensuite froidement le lord Somerset qui s'efforçait de parler, le Prince me dit : « Olivier, vous avez fait votre devoir, et je suis content. » Je quittai l'appartement suivi d'une foule de cour-

tisans très-empressés à me prodiguer leurs félicitations. Je reçus fort mal ces maudits prôneurs; car j'avais précédemment remarqué la mine que me faisaient plusieurs d'entr'eux : je m'étais aperçu bien clairement qu'ils se seraient réunis avec beaucoup plus de plaisir pour opérer ma ruine, si la voix du pouvoir se fût déclarée contre moi. Wentworth et Cary approuvèrent ma conduite, et cela me suffit. Je m'entretenais avec eux lorsqu'un jeune homme s'approcha de moi et me prit la main, c'était le comte d'Essex. Il ne m'avait point encore parlé jusqu'ici : il venait pour me féliciter du triomphe que j'avais remporté sur le perturbateur de son repos, le galant de sa femme, ce maudit comte de Somerset. « Acceptez mon amitié, très-cher Olivier; dès ce moment, je vous regarde comme mon frère, vous m'apprendrez à venger

mon honneur outragé et ma honte amère. » Je ne pus tenir à de pareils éloges; la vanité s'empara de mon ame, je devins ouvertement insolent; je conclus de ce que j'avais acquis la réputation d'un courage à toute épreuve, que je pouvais agir avec impunité et comme bon me semblerait. J'insultai donc plusieurs personnages; je remplis la Cour de troubles : aussi, je ne dus ma sûreté personnelle qu'à l'amitié de Cary et à la généreuse protection du Prince. Tant d'épreuves ne produisirent aucun effet salutaire sur moi : il fallait, pour réprimer mon insolence, un évènement beaucoup plus sérieux... Cet évènement ne tarda pas d'arriver et de venger complètement mes ennemis des injures que je leur avait fait souffrir.

CHAPITRE III.

Le caractère du roi Jacques, prince naturellement sage et judicieux, avait éprouvé de grands changemens par l'influence de quelques circonstances majeures. Encore roi d'Écosse, entouré des espions de la reine Élizabeth, il avait déployé une prudence, une sagesse, qui avaient conservé sa vie et sa dignité, et qui, définitivement, l'élevèrent au trône d'Angleterre. Il n'était pas certain de l'espèce de réception qu'on allait lui faire; mais il était décidé à ne jamais oublier qu'il avait été Roi, avant de chercher à gouverner les Anglais, et à prouver, en soutenant sa propre dignité, qu'il était capable de défendre la leur. Rempli de ces idées, il avait donc refusé à son

arrivée, de porter le deuil de la dernière Reine, parce qu'elle avait assassiné sa mère; et, par cette même raison, il fermait l'entrée de sa Cour à tous ceux qui portaient du noir. Les Anglais ne se formalisaient pas de cette rigueur, jugeant, d'après une mûre réflexion, qu'un bon fils devait être un bon père, et qu'un bon père ne pouvait manquer d'être un Roi vertueux. Ils ne se sont pas trompés, Jacques fut un excellent Roi, un Roi savant, mais non pas un grand Roi. Ses talens s'éclipsèrent avec ses peines, à mesure qu'il se voyait paisiblement reconnu, et que personne ne tentait plus de lui disputer ses titres; il s'abandonnait à ses études, usait son génie à proposer des argumens, éclaircir des paradoxes, quelques-uns n'avaient pas le sens commun, d'autres décelaient beaucoup de talent; mais comme le goût du maître est toujours

celui des serviteurs, les fantaisies de Sa Majesté devinrent à la mode; l'on n'entendait plus à la Cour, qu'énigmes et calembourgs. De temps en temps, à la vérité, une lueur passagère éclairait ces ténèbres épaisses, lorsqu'il arrivait qu'on proposât des questions qui exigeaient un effort de pensée et de raison; mais pendant tout le séjour de la Cour à *Huntingdon*, cela n'est arrivé qu'une fois. Pendant un souper, Sa Majesté demandait quelle était la meilleure forme de Gouvernement : « Si les princes, dit le noble Henri, doivent donner leurs opinions, il faut qu'ils parlent en princes : je déclare donc que je suis pour une monarchie gouvernée par un Prince sage, et par de vertueux ministres. Je voudrais ainsi commencer par m'entourer de tous les hommes sages du pays; je les consulterais sur les plus sûrs moyens de rendre le peuple heureux;

j'adopterais les mesures qu'ils auraient approuvées; je serais le père de mes sujets, ils seraient mes enfans. » Le bon Henri qui parlait d'après son cœur, n'avait pas remarqué les applaudissemens que son discours lui avait attirés, lorsque son frère l'interrompit en se levant : « Je veux très-certainement la monarchie, mais non pour les sages du royaume. La première difficulté, après celle de trouver de la sagesse dans la race humaine, est de rencontrer des hommes désintéressés. Ces sages ne consulteraient-ils toujours que le bien de leur patrie, sans l'espoir de s'agrandir eux-mêmes; ne viseraient-ils pas quelquefois aux richesses? je sais qu'il en serait ainsi, c'est pourquoi je me passerais très-bien de leurs conseils. Je serais le père de mon peuple, mais en même temps son maître; ne faut-il pas qu'on obéisse à un père? Je ferais

tout ce qui dépendrait de moi pour le bien de mes sujets, mais sans donner aux soins assidus que je prendrais d'eux, l'apparence d'une obligation, d'un devoir. Ils ressentiraient partout les effets de ma bienveillance, mais plutôt comme un acte pur et simple de ma volonté, que comme une récompense de leur mérite. » Ici le prince s'arrêta; je lus l'approbation du Roi dans le sourire qu'il accorda à son fils, et dans la complaisance avec laquelle il regarda l'orateur qui suivit, c'était Fairfax. Celui-ci observa que ses opinions avaient besoin de l'indulgence de l'auguste assemblée, mais qu'il osait se flatter que son maître gracieux ne serait pas mécontent de trouver un peu de variété dans la discussion. « Je suis, dit-il, pour une république, dans laquelle les talens et les vertus du peuple ne se trouvent pas obscurcis par l'éclat supérieur de la ma-

jesté des Rois; dans laquelle tout citoyen quelqu'inconnu, quelqu'obscur qu'il soit, puisse concevoir l'heureux espoir de se rendre un jour utile à sa patrie. Dans une république, l'homme marche droit, et connaît sa propre importance; il sait qu'il n'est point de distinctions orgueilleuses de rangs ou de titres, dont la splendeur le fasse rentrer comparativement dans le mépris et dans le néant; il sait qu'aucun homme ne serait assez hardi pour insulter à sa pauvreté, pour empiéter sur ses droits; il sait que les lois ont été faites pour lui, qu'il peut toujours y recourir; qu'en même temps qu'elles protègent celui qui souffre des torts, elles punissent ceux qui les causent. C'est le *nec plus ultrà* de la félicité humaine, l'apogée de la gloire d'une nation. Le républicain marche tête levée avec dignité, parce qu'il sait qu'il est libre; s'il est pauvre, il sait que ses gains

difficilement acquis, n'iront pas alimenter le luxe des princes, et l'homme riche, réfléchit avec un plaisir mêlé d'orgueil, que ses coffres pleins d'or lui appartiennent en toute propriété; reportons nos regards sur ces jours où Athènes donnait d'une main des lois, et de l'autre, répandait la lumière des sciences; contemplons d'un côté ses armées triomphantes, ses flottes à Marathon, à Salamine, à Platée; de l'autre, voyons l'élégance toujours croissante de son lycée. Les Thémistocle, les Périclès, furent tirés des plus basses classes du peuple; leur énergie, leurs admirables talens, auraient été probablement perdus pour leur pays, au sein de leur obscurité primitive, si la patrie eût été gouvernée par des rois enchaînés par une noblesse. Quelle est la monarchie qui se puisse vanter d'un Démosthène? où trouverions-nous, ailleurs, un citoyen

qui ait osé dédaigner un Roi, le lui dire. Philippe, environné de gloire, suivi d'une armée qui l'adorait comme une divinité, recula d'effroi devant la voix de Démosthène et l'épée de Phocion. Roi, il reconnaissait l'ascendant de la vertu; il la respectait dans la personne des serviteurs de leur patrie.

« Et toi, Rome sans égale parmi les puissances, lorsque cent héros conduisaient tes armées, que ton sénat indépendant dirigeait leurs bras, quel mortel eût osé méconnaître sa maîtresse? mais lorsqu'il te fallût obéir à la voix d'un seul homme, lorsque le génie et la sagesse durent succomber sous le pouvoir, qu'enfin une seule main fit mouvoir les ressorts brillans de ton gouvernement, la base en fut ébranlée, ce superbe édifice s'écroula, en écrasant sous ses ruines ce mortel imprudent et faible. Je suis donc pour une répu-

blique, d'après la raison, l'expérience, et surtout la forte conviction que j'ai de sa supériorité. »

Fairfax se tut, les courtisans pâlirent, le prince Charles sourit au détracteur des souverains; mais le Roi, étendant le bras, lui dit que l'ingénuité de ses argumens lui valait des louanges que son opinion ne méritait pas. « Ma foi! ajouta Jacques, il ne faudrait pas qu'il siégeât dans la chambre des Communes. » Un autre orateur se présenta, c'était Cary, que le Roi et les courtisans écoutaient toujours avec un respect mêlé d'admiration; ses vertus et ses talens lui avaient justement acquis une semblable distinction.

« Peut-être, dit-il, vais-je déplaire à quelques-uns des nobles orateurs, parce qu'en effet je me trouve dans la nécessité de passer en revue tous les argumens qu'on vient d'avancer. Il ne faut

point oublier qu'en énonçant mes sentimens sans aucun déguisement, en les défendant même avec chaleur, je ne fais qu'obéir aux ordres d'un bon et gracieux souverain : plein de cette pensée, je ne balance pas à déclarer ma préférence pour une monarchie limitée d'une certaine façon et avec quelques restrictions. Dans un gouvernement composé des trois grands ordres de l'Etat, qui s'unissent de cœur dans cette cause glorieuse, le bien de la patrie, le Roi et la noblesse doivent avoir leur part du pouvoir, mais non pas à l'exclusion du peuple qui, comme troisième corps, doit jouir du tiers de pouvoir. Ce système peut paraître absurde, parce que nous ne le voyons nulle part réalisé; mais cela n'en diminue ni la beauté, ni la possibilité. On peut traiter cette idée de chimérique, parce qu'il serait difficile que trois grands corps maintinssen

réciproquement leur rang et leur importance dans l'Etat, sans empiéter sur les prérogatives des autres. L'argument est plausible, voyons cependant si la chose est impossible, et, dans ce cas, quels sont les obstacles insurmontables qui s'y opposeraient. Des troubles intérieurs, une lutte opiniâtre pour parvenir à la puissance, ont toujours été les causes primitives de la chûte des plus puissans Empires ; il faut y joindre encore l'orgueil ou l'avidité des individus, l'ambition insolente des partis. Dans un gouvernement tel que celui dont j'ai donné l'idée, il faudrait une union parfaite, une confiance réciproque entre tous les membres marquans, mêlée cependant d'une espèce de rivalité prudente ; chacun des corps de l'Etat en remplissant exactement ses propres devoirs, en tenant ses regards fixés continuellement sur les actions des autres,

serait un censeur à part, de sorte que deux d'entre eux ne se trouveraient jamais en état de se liguer pour opprimer le troisième : le Roi, par exemple, est le défenseur naturel des nobles; ceux-ci sont, à leur tour, les gardiens fidèles du Roi; mais tous deux devraient être également les amis du peuple, pour s'assurer de son secours, en cas de besoin, contre des empiétemens réciproques. Chacun de ces corps devrait bien connaître ses prérogatives particulières, afin de ne pas les étendre, même dans les circonstances les plus minutieuses au-delà de leurs justes bornes; une pareille faute, de la part d'un des corps, mériterait d'être punie, par l'intervention très-décidée des deux autres. Ce gouvernement pourrait exister ainsi par les liens de l'union et par une fermeté salutaire. Il faudrait, afin d'éviter les intrigues et le choc des partis, que la

dignité royale fût héréditaire. Dans le cas où le Monarque serait faible, il se trouverait soutenu par chacun des autres corps en opposition l'un à l'autre. Mais si nous supposons que le Roi fût un méchant homme, les deux corps auraient alors des raisons puissantes de s'entendre pour conserver leurs prérogatives; un pareil système peut, selon moi, se soutenir, malgré les plaintes qu'on entend tous les jours contre l'insolence des nobles et l'oppression du peuple. Je ne prends pas sur moi d'indiquer des remèdes à notre Roi; je m'abandonne à sa profonde sagesse, sachant qu'il ne négligera rien pour faire le bonheur de ses fidèles sujets. Mais, pour donner une suite à mon argument, je ne crois pas, dis-je, nécessaire de faire remarquer les avantages d'un pareil système; ils doivent se présenter naturellement à l'esprit de tout

homme qui réfléchit. Ce sont des avantages parfaitement d'accord avec le génie de notre nation; si l'on pouvait une fois se les assurer, il ne nous resterait plus rien à désirer. Le système du prince Henry semble se borner uniquement au bonheur du peuple; ce serait une cause de jalousie très-juste pour la noblesse, et nous verrions se renouveller, dans les personnes de ses descendans, le destin cruel du trop débonnaire Jacques V. Le prince Charles a développé des sentimens qui conviennent moins à une monarchie limitée, qu'à un maître qui ne doit compte de ses actions à personne. Son Altesse royale semble être d'avis qu'il faut une puissance sans bornes pour exécuter de grandes choses. Mais réfléchissons bien que même les actes de bienfaisance d'un despote sont des malheurs aux yeux des peuples, puisque le même homme peut, au lieu

de les combler de bienfaits, les accabler d'outrages, suivant son caprice. Une nation qui se trouve dans cette position n'est pas du tout en sûreté; elle a tout à craindre de son protecteur, qui peut être ou bon roi, ou tyran, à sa volonté. Nous n'en avons malheureusement que trop d'exemples dans les temps anciens et modernes : il suffit de nommer des Néron, des Caligula, des César; ces exemples mémorables de crimes et de châtimens se sont reproduits, presque sous nos yeux, dans les personnes des Michell III, des Nicéphore, des Phocas, et de plusieurs autres souverains de Constantinople, aussi bien que du fier et despotique Albert d'Autriche.

« Fairfax vient de plaider la cause de la république très-adroitement; il a parlé des avantages, en passant sous silence les désavantages; il nous a fait voir Athènes et Rome triomphantes;

mais il les a couvertes d'un voile pendant leur chûte et leur dégradation. L'on peut à peine nommer Athènes une république; c'était plutôt une aristocratie, et même pendant ses plus beaux jours, cette ville fut en proie à la discorde, par la foule des prétendans à un pouvoir qui était beaucoup trop à la portée du vulgaire. Athènes eut effectivement ses Rois : qu'était en effet Périclès? un Roi de fait, quoiqu'il n'en portât pas le nom. Si le gouvernement eut été entre les mains d'un Roi, de la noblesse et du peuple, de simples particuliers n'auraient pu bannir avec une autorité illimitée des hommes plus vertueux et plus habiles qu'eux, les faire destituer de ces grandes charges auxquelles ces vils accusateurs visaient eux-mêmes, en commettant toutes sortes de crimes. Athènes n'avait pas seulement un roi, mais plusieurs; et c'est en quoi juste-

ment péchait son système. Cette terre de plusieurs maîtres, ce gouvernement de tyrans et d'esclaves qui avait banni Aristide, détruit Thémistocle, exilé Phocion loin de ses compatriotes ingrats, est devenue enfin le misérable jouet du despotisme d'Alexandre.

Et Rome, cette mère orgueilleuse des héros, était-elle une république? Elle qui vantait à toute heure sa liberté et son indépendance, refusait par égoïsme ce même bonheur aux nations voisines qui lui étaient attachées, soit par les liens de l'amitié, soit par la nécessité. Elle qui traitait ses alliés, comme ses malheureux ennemis, en esclaves. On peut appeler vraiment malheureuse, toute nation qui se trouvait en relation de quelque manière que ce fût avec cette puissance despotique... J'en prends à témoins les Numides, les Carthaginois, les Parthes, et tant d'autres peuples

soumis à sa puissance ou recherchant son amitié. Ecoutez leurs soupirs et leurs gémissemens, voyez les blessures sanglantes des malheureux esclaves de ces contrées, aussi souvent fouettés par les belles mains des filles de cette terre de liberté, que par celles de ses fils. Jetons les yeux sur la destruction des Egyptiens, ces créateurs des arts et des sciences, tandis que César arrache injustement le diadême au front de leur roi, que le voluptueux Antoine se plaît à dilapider les richesses de trente souverains, et à dépenser dans un souper la valeur d'un royaume. Etait-ce là un système de conduite digne d'une république qui devait donner des lois au reste du monde? Les patriciens et les plébéiens se faisaient une guerre éternelle; les uns opprimaient, les autres résistaient à l'oppression. La conduite d'Appius alluma le courroux du peuple,

qui, sous la conduite des Gracques, détruisit presque l'aristocratie. Les disputes perpétuelles des nobles se terminaient toujours par l'élection d'un maître, et Rome, cette sage et libre république, a vu dans la personne des Marius, des Sylla et de plusieurs autres, des tyrans qui n'ont pas, à la vérité, souillé le titre de Rois en le portant, mais qui n'en jouissaient pas moins de toute l'autorité royale. Parmi ces querelles éternelles, on oubliait les intérêts du peuple; le peuple s'en aperçut, et sentit qu'un maître le protégerait mieux que plusieurs; il se trouva tout préparé à recevoir un monarque absolu, Jules César. Telle doit toujours être la fin des républiques. Je déclare, en conséquence, qu'un gouvernement limité n'est pas seulement le meilleur, mais le seul même qui puisse supporter l'épreuve du temps, les attaques de la

fortune, et mériter l'approbation des siècles; et voilà la destinée brillante réservée à notre constitution sous l'illustre famille des Stuarts. »

Ici finit le discours de Cary. Il fut très-facile de remarquer que son système modéré avait déplu au Roi Jacques bien plus que la république de Fairfax. Jacques sentait bien qu'un système républicain ne pourrait jamais réussir parmi les Anglais; mais la ressemblance de l'autre gouvernement avec la véritable constitution du pays, l'alarmait intimement; et je suis persuadé qu'il eût préféré d'abdiquer totalement son autorité, plutôt que de la voir diminuée. Il réprima néanmoins le courroux que les courtisans voyaient se peindre sur ses traits. Il fit des complimens à Cary sur son talent à argumenter; « car, dit Sa Majesté, sans nous convaincre, vous nous avez fait plaisir,

et c'est une grande preuve de talens chez un aussi jeune orateur. Mais, mon cher Olivier, où donc êtes-vous, et qu'avez-vous à dire pour soutenir votre opinion? — Je ne me connais, Sire, répondis-je, que fort peu dans l'art de gouverner; un jour à venir, j'y serai peut-être plus habile. Il me semble, cependant, que l'on doit accorder la préférence au système monarchique, pourvu que le Monarque puisse agir comme bon lui semble, avec le secours, s'il est nécessaire, de serviteurs obéissans et fidèles, mais non pas des ministres arrogans; pourvu qu'il puisse jouir du pouvoir suprême, et ne faire part de son autorité à qui que ce soit. Mais afin qu'il n'arrivât jamais que le Souverain fût incapable de régner, la couronne ne devrait pas être héréditaire; elle deviendrait le partage de quiconque aurait su la gagner par son courage,

et serait assez éclairé pour la conserver par sa sagesse. Pour atteindre à ce but désiré, un prince ne doit douter de rien, il faut qu'il soit tout et à tout, qu'il cache soigneusement son caractère, qu'il en change selon les temps, qu'il soit constamment ferme, à toute épreuve, qu'il tende enfin dans tous les instans de sa vie à la hauteur glorieuse d'une autorité sans bornes. — Comment donc, Olivier, reprit le Roi, est-ce que vous voudriez des Monarques absolus ? — Oui, Sire, si leurs sujets leur permettent de l'être, c'est là leur affaire ; mais s'ils ne savent pas réussir, c'est alors au premier brave de le tenter, s'il s'en trouve capable. » Je m'arrêtai pour un moment ; mon observation hardie avait fait tressaillir tout le monde ; le Roi et le prince Charles me la pardonnèrent facilement en faveur de l'approbation que j'avais accordée à l'autorité absolue

des Rois. Les jeunes gens furent étonnés; le hardi Olivier Cromwell se fait l'avocat du despotisme des Princes, ils ne voyaient pas qu'Olivier parlait comme il eût agi; ils ignoraient qu'il ne se contenterait pas du seul nom de Roi, mais qu'il aurait l'autorité et la puissance d'un maître. Sans m'émouvoir de la surprise des assistans, j'écoutai les éloges du Roi avec plaisir, et gardai pour moi toutes les réflexions que j'avais à faire.



CHAPITRE IV.

La faveur constante dont le prince Charles m'honorait, ne faisait qu'augmenter de jour en jour mon orgueil naturel et mon insolence acquise, j'appris par une dure et fatale expérience

qu'on pouvait s'oublier; que les Princes peuvent être nos protecteurs et nos amis sans devenir nos égaux. Un soir, j'étais de service dans une chambre auprès du Prince; la conversation roula sur la dernière opinion que j'avais émise sur le gouvernement monarchique. Plusieurs personnes en avaient été offensées; les unes, et ce sont les fourbes, parce que cette opinion avait plu au Roi; les hommes probes, parce qu'elle avait heurté leurs principes. Cary fut de ce nombre; il ne balança pas à me condamner « Qu'avez-vous fait, me dit-il; vous avez défendu l'oppression, l'injustice et la puissance illimitée des Rois? J'avais une toute autre idée de la sagesse et du génie d'Olivier Cromwell. — J'ai défendu, répondis-je, mes opinions avec chaleur. Je n'ai pas soutenu la puissante indépendance des Rois, mais celle du mortel heureux qui pour-

rait s'emparer d'un pareil pouvoir, de vous Cary, ou de moi. Dans ce moment, l'élégant Villars nous aborda ; il avait été, sans qu'on l'observât, le témoin de notre entretien. « Vous, Olivier, dit-il en riant, vous aspirez au pouvoir impérial ; vous, le flatteur des Stuarts, vous voudriez monter sur leur trône héréditaire ? C'est en vérité trop plaisant. » Mon cœur se gonflait d'indignation ; j'avais humilié déjà l'orgueilleux Somerset, pourquoi n'aurais-je pu venir à bout de l'insignifiant Villars ? J'étais déterminé à lui donner une leçon, lorsque le prince Charles entra. « Vous arrivez à propos, monseigneur, dit Villars, le puissant Olivier Cromwell, le champion renommé d'Huntingdon, vient de manifester son intention de forcer Votre Altesse à résigner en sa faveur votre auguste héritage ; car il ne voit pas de raison qui puisse empêcher le génie

d'usurper la royauté. » Il me fut impossible de prononcer une seule parole; j'étais en proie à une agitation si forte que j'oubliai le respect dû au fils de mon Roi; je m'élançai, le poing fermé sur mon rival, en lui criant fièrement qu'il en avait menti. Le Prince fut indigné. « Finissez, Olivier, me dit-il, vous méritez ses reproches, dès que vous ne savez pas mieux les supporter; et vous, Villars, qu'on se taise aussi; je n'aime point ces sortes de scènes. « Prince, répondit ce vaurien, je veux seulement faire connaître à Votre Altesse un paradoxe qu'approuve Olivier; le voici; que Votre Altesse daigne me l'expliquer :

The middle of a loaf, and the head of a spring,
Is the name of a fellow, who would be a King.

Le milieu d'un pain (en anglais *crum*); et la source d'un ruisseau (en anglais *well.*)

Le prince Charles se mit à sourire, et mon meilleur ami, Cary lui-même, parut croire que mon emportement avait mérité cette mortification nouvelle ; je n'en fus que plus outré. Je m'avançai d'un air fier et courroucé, en m'écriant : « Votre énigme (1) ne vaut rien ; je la corrigerai. Alors je lui dis :

The middle of a loaf, and the head of a spring,
Is the name of a man who would murder a King,

s'il en eût été insulté ! Non, orgueil-

---

(1) Une ancienne tradition fait mention de cette énigme, et de la querelle qui s'éleva entre le prince Charles et Cromwell ; tous deux étaient très-jeunes alors. A l'époque de l'avénement du Roi au trône, et pendant une fête donnée à *Hinchinbrook*, par sir Olivier, oncle de Cromwell, ce dernier ayant frappé le Prince, s'écria, lorsqu'on le réprimandait sévèrement d'avoir répandu le sang royal : « J'espère en répandre bien davantage un jour. »

leux Villars, continuai-je, avec un air égaré, non; n'espère pas échapper à ma vengeance, que Charles Stuart éprouverait lui-même, si comme toi il l'eût méritée. C'en était trop pour le cœur altier du Prince royal; il se saisit de son poignard, et courut vers moi. Je me précipitai en avant, et lui ayant serré fortemeut la gorge, je l'empêchai de tirer son arme; avant que les officiers de sa suite eussent pu le retirer d'entre mes mains, je l'avais fait tomber tout ensanglanté à mes pieds. Le Roi parut à ce moment terrible. Je ne saurais rendre compte de mes sensations; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je sentais bien moins de regrets de ma rage aveugle, que de craintes pour ma sûreté personnelle. Mes mains étaient teintes du sang de mon bienfaiteur; je n'étais point ému; j'aurais volontiers fait couler ce même sang en plus grande quantité, si

je l'avais pu sans danger pour moi-même. Le prince fut transporté sans connaissance dans son appartement ; quant à moi, je fus relégué prisonnier et livré à mon désespoir, dans le cachot d'Hinchinbrook.

CHAPITRE V.

Abandonné à mes réflexions, ma colère exaltée eut tout le tems de se calmer, et de faire place à des pensées sérieuses. Je me maudissais moi-même; j'avais détruit toutes mes espérances; cette idée me rendait furieux. Tantôt j'aurais voulu m'échapper de ma prison, assouvir ma vengeance en perçant le cœur du prince Charles; tantôt je me calmais; et me rappelant tout ce qui s'était passé avec le plus grand sang froid, je m'apercevais que je n'avais à m'en prendre qu'à moi seul de ma position. En effet, quel droit avais-je de venger sur un Prince généreux les insultes de l'insolent Villars, sur ce bien-

faîteur qui m'avait constamment protégé contre la vengeance de ceux que j'avais offensés. Il est certain que je n'avais pas prévu de si graves conséquences ; car autrement ma prudence aurait tenu mon courroux dans des bornes convenables; mais l'indulgence outrée du Prince m'avait gâté. Si l'injustice supposée de Charles avait excité mon indignation, combien ne dus-je pas le détester davantage, lorsque ma raison me força de le reconnaître innocent et moi coupable. Je maudissais sa bonté ; je ne souhaitais que l'occasion d'en tirer une vengeance éclatante. Je passai le premier jour de mon arrestation dans ces réflexions déchirantes. Je ne parlai pas même au soldat qui m'apportait ma nourriture ; je ne touchai point à ces alimens. Le second jour, je demandai du papier et une plume, qu'on m'apporta. Mais le soldat me

dit que le Roi les avait refusés, et que je ne les devais qu'aux prières du prince Charles. Je me tournai brusquement du côté du soldat, tandis qu'il prononçait ces paroles : « Me faut-il donc toujours recevoir, malgré moi, des bienfaits de cette main détestée? Faut-il toujours entendre les louanges de ce nom ? » Cette pensée m'était amère comme le calice de la mort; et tel fut la force de ce sentiment, que, quoique fatigué de mon inaction, je ne voulus pas me servir des moyens de récréation que me fournissait Charles, envers lequel j'avais tant de torts. Le troisième jour, mon indignation se calma; des regrets profonds se firent sentir; je pris la plume dans l'intention d'écrire au Prince, et je m'assis auprès de la table pour réfléchir à ce que j'allais dire. Après avoir lutté long-temps contre ma haine, je me décidai à prendre un ton soumis. J'avais déjà

composé des excuses, lorsque je m'aperçus, en fixant mon papier, que j'avais, au milieu de mes rêveries, et machinalement, tracé une esquisse dont je ne puis même aujourd'hui me souvenir sans horreur. C'était un échafaud, sur lequel s'élevait l'horrible instrument de mort (*the maiden*), introduit d'abord en Écosse, pour la punition des criminels d'État. L'on remarquait sur cet échafaud deux personnages. L'un d'eux s'apprêtait à poser sa tête sur le billot fatal, tandis que l'autre, une hache à la main, semblait attendre, avec impatience, le moment de trancher les jours de sa victime. Après tant d'années écoulées, je me crois forcé de décrire tout ce que je ressentis, en reconnaissant, dans cette victime, dans ce bourreau, les ressemblances très-parfaites du prince Charles et de moi-même.

Comme si j'eusse été contraint par

une puissance surnaturelle, je continuai de fixer attentivement cette image horrible que ma plume venait de tracer pour me foudroyer, et, glacé d'épouvante, je reculai en contemplant le sort que j'avais, sans le vouloir, préparé au Prince.

Je serais resté plus long-temps les yeux attachés sur ces figures, si mon attention n'eût été détournée par un léger bruit que j'entendis à la porte de ma chambre. J'avais à peine eu le temps de cacher l'esquisse, que je vis entrer Cary, accompagné de Wentworth. Ils m'apportèrent quelques hardes, et l'heureuse nouvelle que j'aurais bientôt ma liberté. « Le Roi, me dit Cary, se rend à Londres; il était décidé à vous emmener avec lui, sans les prières réitérées du prince Charles qui vient de lui faire changer d'avis. Vous resterez dans cet endroit, où vous serez bientôt mis

en liberté, tandis qu'une prison éternelle vous eût sans doute enseveli dans la capitale. — Et comment, mes chers amis, leur dis-je, avez-vous eu le courage de rendre visite à un favori déchu? Hommes bienfaisans, comment Olivier pourra-t-il reconnaître cette bonté? — Nous n'avons pu quitter ces lieux sans vous voir, cher Olivier, dit Wentworth; mais, soyez tranquille; le prince Charles est instruit de notre démarche; il est trop généreux pour ne point pardonner, et vous serez encore grand et respecté. Il admire votre courage; il aime vos grands talens; il ne vous oubliera pas; quand même cela lui arriverait, croyez-vous que Wentworth ne l'en ferait pas souvenir? — O cher et bienveillant ami, de quelle manière pourrai-je vous témoigner ma reconnaissance pour de si grandes obligations? — En montrant pour mon fils la même bienveil-

lance, lorsque vous serez premier ministre, s'il se trouve en avoir besoin, dit Wentworth; quant à Cary, il se contentera de votre affection pour lui-même. » J'acceptai volontiers ces deux conditions, et mes généreux amis se retirèrent comblés de mes bénédictions et suivis de mes prières.

Les sensations que j'éprouvai dans le cours de ce jour et du suivant, furent bien différentes de celles auxquelles j'avais été précédemment en proie. Je ne pensais plus à Villars, je m'efforçais de sentir de la reconnaissance pour le prince Charles. Quelques jours de prison m'avaient bien changé; j'avais toujours été pâle et blême; mais mon teint s'était plus jauni encore : la vivacité de mes grands yeux noirs avait étonné Wentworth lui-même. Ma taille grande et majestueuse frappait d'avantage, à cause de ma maigreur, et mes traits

naturellement fiers et sombres, avaient perdu le peu de gaieté qui s'y répandait autrefois. Mais je ne fus pas fâché de ces changemens, et les observations de Wentworth me causèrent plus de plaisir que de chagrin.

Le troisième jour qui suivit la visite de mes amis, je me levai plus tard qu'à l'ordinaire, en faisant de profondes réflexions. Mon cœur attendri, avait regardé, par un sentiment naturel à la jeunesse, ce premier malheur comme un châtiment mérité. Je réfléchissais sur la bonté du prince Charles; sur mes espérances déchues; sur le chagrin qu'allait éprouver mon père. Les idées que je me formais autrefois de splendeur et de gloire, s'étaient toutes évanouies; je ne trouvais à leurs places que les regrets et l'obscurité. Je déplorais le sort ignominieux auquel je me voyais condamné; je regrettais toutes ces faveurs

dont mon bienfaiteur m'aurait comblé, je me regardais comme un monstre d'ingratitude : je pris l'horrible esquisse, dans l'intention de la déchirer ; mais à peine l'eus-je posé sur la table, que mes yeux s'attachèrent de nouveau sur elle avec horreur. Non, non, cette image est trompeuse, le malheureux Olivier peut devenir la victime d'un courroux passager, ou l'esclave de son ambition, mais jamais il ne voudra commettre le plus affreux des crimes ! Déchirons ce papier odieux, ce seul témoin de mon forfait ! mais, que dis-je? je n'en avais plus la force ; je ne pouvais en détourner les yeux ; je fis un vain effort ; je ne sais quelle horrible divinité me retint le bras, j'en sentis l'influence, et je fondis en larmes.

Je ne saurais dire combien de temps je demeurai dans cet état ; mais je fus tiré de ma léthargie, par le son d'une

voix, douce et plaintive. « Vous avez véritablement trop souffert, pardonnez à votre ami. « Je leve les yeux ; juste ciel ! que vois-je? Celui-là même que j'avais offensé, le généreux Charles se tenait près de moi, les bras étendus, sa voix était défaillante, ses traits baignés de larmes. Dans ce moment si doux, le plus heureux de ma vie, nous nous livrâmes à l'impulsion vertueuse de nos sentimens; nous oubliâmes la distance qui sépare le maître et le serviteur, et nous nous embrassâmes étroitement. Soudain, par réflexion, je me dégageai de ses bras, j'allais me jetter aux pieds du Prince, lorsqu'il m'en empêcha. « Levez-vous Olivier, s'écria-t-il, et prêtez-moi toute votre attention. Cette visite doit être un secret pour tout le monde; j'ai eu beaucoup de peine à obtenir votre pardon de mon père; il ne veut cependant pas vous voir, mais

je ferai tout pour dissiper son courroux. Vos talens me sont connus, Olivier, je les admire; un jour viendra, peut-être, où je pourrai les utiliser; c'est alors que je vous présenterai à mon père. » Je baisai la main du prince, à la suite de ses promesses gracieuses; mais tandis que je penchais ma tête, je le vis tressaillir; alors je me relevai précipitamment. Non, jamais je n'oublierai ce moment; je le vis pâle et tremblant, ses lèvres s'agitaient d'une manière convulsive, son œil fixe et morne, s'attachait à l'esquisse fatale qui restait encore sur la table!!! Je ne prononçai pas un mot, je demeurai sans mouvement, j'avais perdu l'usage de toutes mes facultés, et mes regards s'arrêtaient sur sa figure avec la même avidité silencieuse et horrible, que les siens se fixaient sur le portrait. Mais Charles détourna soudain les yeux de dessus le

papier, avec la lenteur de l'effroi et du désespoir, les reporta sur les miens, et nous restâmes ainsi à nous regarder mutuellement avec une muette terreur.

Un profond soupir s'échappa enfin du sein du Prince, et ses lèvres semblèrent se mouvoir. J'étais presque hors de moi-même, mes sensations devenaient trop violentes, pour être plus long-temps comprimées; mon cœur se gonflait, ma tête se perdait; mon angoisse fut tout à coup dissipée par une voix douce, qui me fit entendre le nom d'Olivier, et mes larmes trouvèrent un libre cours.

« Je sais, Olivier, dit le Prince, que votre cœur n'est pas méchant; dans un moment d'indignation vous aurez pu dessiner cette esquisse; vous ne devez donc éprouver aucun repentir d'un mouvement d'humeur que je vous pardonne sincèrement. Mais Olivier, si je

ne vous croyais pas mon ami, je ne saurais comment expliquer cette affreuse agitation que je viens d'éprouver à la vue de ce dessin, que je regarde comme l'ouvrage du destin. Olivier, continua-t-il en me prenant la main avec plus de confiance, je ne suis ni un enfant, ni un homme superstitieux; je te déclare cependant que ces deux dernières nuits, j'ai vu pendant mon sommeil, l'image que tu viens de tracer sur ce papier. Oui, dis-je, Olivier, pendant deux nuits successives, je me suis trouvé ta victime; j'étais entouré de tout l'appareil de la mort, tandis que, la couronne de mon père sur la tête, armé de la hache fatale, tu paraissais n'attendre que le moment de frapper le coup terrible. En m'éveillant, j'avais la fantaisie de raconter ce songe à mon père; mais sachant qu'il voulait, dans l'intérêt de ma sûreté, t'enfermer pour la vie dans la Tour,

j'ai craint de faire une démarche injuste; j'ai donc préféré t'assurer de ma protection et de mon amitié. Je viens, et je trouve ici, l'arrêt de la mort. — Cessez de parler ainsi, mon très-cher, mon très-honoré maître ! Si le sang d'Olivier pouvait être utile à son Prince, il le répandrait à l'instant même, avec plaisir. Croyez-moi, croyez à ma parole! Maudit pour toujours, soit le moment fatal où mon esprit en délire.... Oui, mon Prince, éprouvez Olivier, et qu'il meure, s'il le faut, pour Charles.—Lève-toi, Olivier, je me fie à toi, et je bannis de mon cœur tout soupçon fâcheux. Prends ce diamant, que je porte à mon doigt, mets-le au tien; si, dans la suite, tu me l'envoyes, j'accorde d'avance la prière qui l'accompagnera. J'aurai toute confiance en ton zèle et en ton affection, quelques raisons que je puisse avoir, en apparence, de douter de ta fidélité. Cette

bague sera pour moi le gage de ton honneur, et pour toi, le garant de ma confiance. Prends-la donc, et que le ciel te bénisse. » Il se retira.

Que le dieu du ciel protège mon maître royal; ce jour sera pour moi à jamais mémorable! C'est le trois septembre!!!

CHAPITRE VI.

Ma sortie de prison suivit immédiatement le départ du Roi. Mon père se précipita dans mes bras, oubliant, dans l'excès de sa joie, causée par ma délivrance, la perte de toutes ses brillantes espérances. Il se trouva heureux et satisfait : moi-même, quoiqu'enseveli dans mes propres réflexions, je ne pouvais éviter de remarquer avec plaisir ce contentement inattendu; je lui en témoignai ma surprise : il me dit que le Prince Charles l'avait assuré avec l'attention la plus tendre que je serais un grand personnage. J'avais ainsi de nouvelles raisons de bénir le Prince de sa généreuse délicatesse envers mon père.

Une année s'était écoulée déjà dans une vie monotone et sombre; je commençais à croire que le Prince Charles avait oublié ses promesses : je ne pouvais plus rester à Hinchinbrook, et mon père, pour me satisfaire, m'accorda tout ce qu'il pouvait épargner de son modique revenu, et me permit d'aller où bon me semblerait. Je choisis Londres pour lieu de mon séjour; par conséquent il m'envoya à *Lincoln's Inn* : mais là, malheureusement, mon caractère ardent, faute d'une occupation convenable, s'épuisa dans le désordre et la dissipation. Je m'étonnais de ma propre conduite, et je devins l'objet du mépris des autres. Pendant cet état d'oisiveté, je fis tous mes efforts pour gagner le cœur de la belle Elisabeth, fille de sir James Bouchier, chez qui mon père m'avait envoyé comme fils de

son ancien ami, et qui m'avait reçu avec la plus grande cordialité.

Pendant mon séjour à Londres, j'eus la satisfaction de voir s'opérer quelques changemens assez importans. Wentworth était devenu comte de Strafford; Cary avait pris le titre de lord Falkland, au moment de la mort de son père. Je fréquentais souvent ces chers amis; j'étais témoin de la félicité de Strafford, de la beauté et des vertus de son épouse; c'est lui qui m'apprit les efforts inutiles qu'avait faits le Prince Charles auprès de son père pour obtenir mon pardon... Les dissipations auxquelles je m'étais livré m'avaient inspiré du dégoût pour la société sérieuse de ces nobles, et je préférais la compagnie plus gaie de mes nouveaux acolytes, quoique bien moins digne d'être cultivée. Il survint bientôt un autre événement bien plus

important pour moi, ce fut la mort du prince de Galles, par suite de laquelle mon protecteur, le Prince Charles, devint héritier présomptif de la couronne. A peine cette nouvelle me fut-elle annoncée, que le souvenir du songe du prince Charles vint frapper mon imagination. Il m'avait vu porter le diadême de son père, arraché peut-être de son propre front.... Il m'avait enfin vu dégoûtant de sang.... Dieux ! fuis loin de moi, horrible image, qu'ai-je besoin de ton souvenir ! pourquoi venir sans cesse me briser l'ame ?...

Je m'aperçus qu'Elisabeth Bouchier, quoique douce et modeste, avait tout autant d'orgueil et d'ambition que moi ; c'est pour cette raison, qu'ayant eu à la mort d'un oncle maternel une rente de cinq cent livres, je l'épousai. J'abandonnai tout à coup mes vils compagnons, mes habitudes vicieuses, pour me reti-

rer à l'âge de vingt-un ans à *Hinchinbrook*, avec Elisabeth; ce qui arriva presqu'immédiatement après la mort de mon père.

CHAPITRE VII.

La comtesse d'Essex, l'une des plus aimables femmes de la Cour, avait été, dès sa plus tendre enfance, unie au jeune comte qu'on faisait, depuis lors, voyager jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de réclamer son épouse. Cette malheureuse coutume d'enchaîner ainsi pour la vie des enfans a souvent eu les plus affreuses conséquences : l'hymen du comte d'Essex en offrit une nouvelle preuve. De retour de ses longs voyages, ce seigneur trouva son épouse plus belle et plus riche en talens qu'il ne l'avait même espéré; mais hélas! à son éternel regret, ses affections s'étaient portées sur un

autre homme, l'élégant favori du Roi, le jeune comte de Somerset. La renommée, qui ne se range pas toujours du bon côté, publiait que la dame avait sacrifié l'honneur à l'amour, qu'elle était déjà liée des nœuds les plus tendres avec Somerset. Que cela fût ou non, il n'en est pas moins constant qu'elle refusa publiquement de reconnaître l'autorité de son mari; qu'elle fit, aidée de l'influence de son amant, toutes les démarches imaginables pour obtenir son divorce. Les choses en étaient à ce point lorsque le Roi vint à *Hinchinbrook*. Je n'aimais pas ce lord Somerset; sa hauteur m'avait blessé ; ses manières méprisantes avec moi lui avaient attiré ma haine : je ne fus donc pas fâché d'apprendre les difficultés que lui faisait tous les jours éprouver cette malheureuse affaire. Toutefois la comtesse obtint le divorce, et lord Somerset se disposait à

s'unir pour toujours à la femme de son choix.

Sir Thomas Overbury, l'ami le plus ancien et le plus sincère de Somerset, ne s'était pas opposé à l'attachement du lord pour la belle comtesse; mais il fut fort mécontent d'apprendre qu'il avait le projet d'épouser une femme qui, pour n'en pas dire d'avantage, s'était au moins conduite avec beaucoup d'imprudence. Il fit de sages remontrances à Somerset, mais l'ayant trouvé sourd à ses avis, ayant de plus entendu porter contre la comtesse des accusations plus graves, il prit le parti de la mépriser et de la tourner en ridicule : celle-ci fut instruite de sa conduite ; elle jura de s'en venger, et, pour arriver à l'accomplissement de ses desseins, elle épuisa tous les genres de séductions, afin d'engager son amant à l'épouser. A peine eut-elle vu combler

ses vœux, qu'elle fit enfermer dans la tour de Londres l'infortuné Overbury : on le jeta dans cette prison sous un prétexte frivole ; il y fut traité avec une extrême dureté.

Quelqu'injuste que fut cette punition, elle ne put encore assouvir le courroux de la comtesse vindicative : exerçant sur son trop faible époux un pouvoir despotique, elle le poussait à commettre un crime qui faisait horreur à son cœur vraiment noble, et que réprouvait son affection pour Overbury ; mais la résistance de Somerset fut vaine. Connaissant sa tendresse vraiment insensée, la comtesse demanda, pour prix de son amour, le meurtre d'Overbury ; et ce malheureux époux, malgré son aversion pour un pareil crime, après une lutte opiniâtre entre son amour et sa vertu, céda enfin à la volonté de sa femme ; de sorte que l'infortuné Overbury mourut

empoisonné de la main de son ami (1). L'oncle de lady Somerset et le lieutenant-criminel furent les complices de cet assassinat.

Les funérailles se firent à la hâte et avec précaution; la mort soudaine du prisonnier fit cependant naître des soupçons; mais le rang élevé des criminels les mit à l'abri d'une accusation qui n'était soutenue du crédit d'aucun personnage puissant : on oublia donc le sort du malheureux Overbury.

Quoique la victime de lord Somerset fût morte pour le monde, elle vivait toujours dans l'ame tourmentée de son assassin; orgueilleux et fier comme il était, il ne pouvait supporter l'idée d'un forfait aussi noir, ni recevoir de la part

---

(1) L'histoire de l'assassinat de sir Thomas Overbury est plus détaillée par Hume. Le lieutenant sir Jervas Elvis fut exécuté.

des hommes des témoignages de respect qu'il savait avoir si peu mérités. Le sourire de la beauté, les dons de la fortune, la faveur des Rois ne faisaient plus d'impression sur son esprit abattu; il devint sombre, silencieux, farouche, en un mot, victime de ses remords.

Quelques années s'étaient écoulées depuis la funeste catastrophe d'Overbury, lorsqu'on vint un jour en toute hâte chercher un de mes amis qui demeurait dans ma maison, pour paraître au lit de mort d'un domestique auquel il avait accordé sa confiance; cet homme, au milieu des angoisses de la mort, lui avoua qu'il avait servi l'apothicaire qui avait composé la potion par laquelle Overbury avait été empoisonné. Mon ami demeura muet d'étonnement en entendant ce récit; quant à moi, je saisis avec empressement cette occasion de faire à la fois un acte de justice et de

me venger de l'homme que je détestais : je fournis donc au malheureux, dont la santé se rétablit, l'argent et les autres moyens nécessaires pour mettre au grand jour cet infâme secret. L'on mit les criminels en jugement ; ils furent condamnés, et le fier Somerset apprit, au milieu des horreurs d'un cachot, qu'il était redevable de sa perte à cet Olivier qu'il avait tant de fois insulté et méprisé. Quoiqu'il en soit, le Roi accorda la grâce de ces coupables ; toutefois ils furent dépouillés de leurs richesses, de leurs dignités, et plongés, avec une modique pension que leur alloua Sa Majesté, dans la misère et l'obscurité. Leur haine mutuelle ne fit que s'accroître encore par la durée de leurs remords. Personne n'a eu connaissance de l'endroit où ils se sont retirés, et l'on n'a jamais entendu parler d'eux depuis le moment de leur sortie de la tour, et de leur départ de la capitale.

CHAPITRE VIII.

Les détails d'une terre que je possédais à Ely exigeaient ma présence dans cette partie du pays; je m'y rendis avec ma famille, bientôt après la naissance de mon fils aîné. Je gagnai promptement l'amitié de mes nouveaux voisins, surtout celle du comte de Bedford; mon bonheur s'augmentait par la présence de mon cher Falkland, qui faisait sa résidence près d'Ely. Il s'était retiré du sein des Cours, il avait fui les vaines pompes et les folies d'une fausse grandeur, pour jouir de quelques années de tranquillité; mais ce bonheur lui fut refusé par un évènement aussi inattendu qu'agréable. Un soir que je m'entrete-

nais d'une manière intéressante avec lui, l'on vint me dire qu'un étranger arrivant de Londres désirait vivement me parler. J'ordonnai de le faire entrer: un homme enveloppé d'un grand manteau et qui paraissait avoir voyagé avec beaucoup de diligence s'approcha de moi; je me levai pour aller à sa rencontre; il se précipita soudain dans mes bras. « Ami de mon cœur, s'écria le noble Wentworth, notre gracieux Roi n'a pas voulu me refuser le plaisir d'apporter de bonnes nouvelles à son cher Cromwell; Charles Ier. m'envoie pour remplir les promesses qu'a faites le Prince. J'attends avec impatience le moment de vous présenter et de vous féliciter : sans perdre un seul moment, rendons-nous à Londres. » Tandis que mon ami parlait, j'avais les yeux fixés sur lui, et je lisais sur sa figure l'expression des nobles sentimens de son cœur.

« Allons, dit-il, me voyant indécis, Falkland est tout prêt, je ne serai content que lorsque vous aurez vu le Roi ; partons à l'instant même. » Je n'avais pas l'intention de différer davantage ; nous nous empressâmes donc de rendre nos hommages au Monarque.

Ce fut le soir qu'un message royal nous manda à Whitehall. Les lords Strafford et Falkland m'accompagnèrent jusqu'aux antichambres des appartemens, et me dirent d'entrer seul, en me montrant la porte du Cabinet du Roi. J'avançai ; mais à peine eus-je la main sur la serrure, qu'un froid mortel glaça mon sang dans mes veines, et sembla paralyser les efforts que je faisais pour ouvrir : l'esquisse fatale de Hinchinbrook était devant mes yeux, et une voix secrète m'ordonnait de fuir dans l'obscurité. « Oui, je fuirai ces lieux, me disais-je à moi-même, je regarderai ce

tressaillement comme un avertissement du Ciel, et je me mettrai, dans le sein de l'indigence, à l'abri de grandes calamités et de grands forfaits ; non, Prince bienfaisant, je ne veux pas être l'instrument de ta ruine, mon éloignement importe à ta sûreté. »

En disant ces derniers mots, je m'éloignais de la porte, lorsqu'elle s'ouvrit tout-à-coup ; un son de voix bien connu enchaîna mes pas, c'était Charles lui-même. Il posa sa main sur la mienne pour me retenir, et m'attira dans son Cabinet. Ma figure était pâle, mes genoux tremblans. « Sire, j'avais pris la résolution de refuser vos bontés, de vivre de nouveau dans l'obscurité ; vous m'attirez vous-même dans votre palais, oh ! mon souverain ! il n'est que trop vrai que le malheureux Olivier vous est fatal : permettez-lui donc d'assurer votre félicité en fuyant votre présence !

—Non, non, j'ai besoin de vous, de vos talens; des craintes puériles ne sauraient me faire changer de résolution. Nous étions des enfans à Hinchinbrook, il faut que nous soyons ici des hommes, que nous oubliions les rêveries de l'enfance; je veux vous procurer de l'avancement, je vous fournirai assez d'argent pour que vous puissiez entrer dans la Chambre des Communes : mes bontés ne se borneront pas là; mais, quant à présent, allez trouver la Reine, je l'ai instruite de notre ancienne amitié, et même de toutes les plus secrètes particularités de notre histoire. Allez lui rendre vos devoirs. » Quelque reconnaissance que je pusse ressentir de la première partie du discours du Roi, la conclusion ne m'en fut point du tout agréable ; je regardais comme un pur enfantillage d'avoir rapporté à la Reine l'histoire de l'esquisse. D'après le carac-

tère qu'on prêtait à cette princesse altière, je craignis fort de ne pas obtenir d'elle un pardon aussi prompt que celui que m'avait si généreusement accordé le Roi ; je ne m'étais pas trompé : en rendant ma visite à Sa Majesté, j'appris la différence qui existe entre un ami et un souverain, et l'on marqua un peu trop rudement la distance que devait garder l'humble Olivier Cromwell. Depuis ce moment, la haine absorba tous les autres sentimens de mon ame, à l'exception de l'ambition et de mon horreur pour Villars.

J'étais livré à une multitude de tristes réflexions sur la conduite de la Reine, quand je reçus la visite inattendue du jeune comte d'Essex, qui n'avait pas, à ce qu'il disait, oublié son jeune frère adoptif. Il venait pour me féliciter de mon avancement, qui faisait, disait-il, le sujet des entretiens de toute la Cour.

« Mais, mon cher et noble Cromwell, continua-t-il, ne souffrez pas que cet esprit fier, destiné à rendre d'importans services à la patrie, et peut-être à lui donner des lois, se laisse abuser par les artifices insidieux de Charles. Vous pouvez lui devoir beaucoup, mais vous devez encore davantage à votre patrie, qui réclame, et qui, sans doute, obtiendra les généreux secours de votre génie et de votre bras. Charles ne se montre si empressé à vous offrir de l'avancement, que parce qu'il a besoin de vous; et, croyez-moi, il est persuadé que vos talens serviront sa propre cause d'une manière éclatante : il sent son injustice, Cromwell, et il a besoin d'amis, puisque Strafford même et Falkland s'opposent à ses mesures. — Que me dites-vous, m'écriai-je, il les traite en amis? — Il les jugera mieux pendant la session du Parlement qui va s'ouvrir, répondit-il, ils sont résolus à

se déclarer opposans à toute espèce de subsides, jusqu'à ce que le roi ait consenti à l'exil du duc de Buckingham. —Quoi! de Villars, mon ennemi détesté, m'écriai-je avec transport!.... Oui, une pareille cause doit être bonne, elle doit réussir. — Je le souhaite, répondit Essex; mais je connais mieux que vous les Cours, et je ne doute pas que le Roi ne protége son favori, surtout si Cromwell veut prendre sa défense. — Moi? juste ciel! je refuserais une couronne à semblables conditions; non, non, le Roi n'exigera pas cet effort cruel. —Mais si vous acceptez les faveurs du Roi, comment vous mettre en opposition avec lui? — Je ne le sais pas, je ne saurais encore le dire, mais jamais je ne serai l'instrument du salut de Villars.... J'y suis décidé, je ne le veux pas, et Strafford en informera le Roi. Cela serait bien étrange vraiment, dit

le Comte gaiement, en entrant dans l'appartement; mais pourquoi, bon Olivier, tant de chaleur? Je quitte à l'instant le Roi, et je vous apporte de bonnes nouvelles; Sa Majesté vous destine plusieurs emplois lucratifs, et elle vous ordonne de vous tenir prêt à prendre place au Parlement prochain, sous le nom de Membre à Elle. » Ces mots me tirèrent de l'étonnement dans lequel m'avait jeté l'apparition subite du lord Strafford; et, sitôt qu'Essex se fut retiré, je lui racontai en détail la conversation que nous venions d'avoir ensemble. « Il n'y a point de doute, dit le Lord, que le Roi compte que vous soutiendrez sa cause, pour peu que vous lui permettiez de croire que vous ne vous déclarerez pas opposant; mais, dans cette affaire, il faut, mon cher Olivier, ne suivre que votre conscience; je vous conseillerais cependant de prévenir le Roi de

vos intentions, et enfin de refuser votre siége dans le cas où il persisterait dans sa résolution ; mais vous n'aurez pas sans doute besoin d'en venir à cette extrémité, car le Prince est trop généreux pour abuser de votre complaisance. Ne prenez pas néanmoins à la lettre tout ce que dit lord Essex, c'est un républicain exalté ; il aime bien moins sa patrie qu'il ne déteste la royauté. Ne l'écoutez pas, et suivez mes conseils ; je suis plus âgé que vous de plusieurs années, et je me crois dans le cas de vous bien diriger. Ne vous opposez jamais aux volontés du Monarque, que lorsque votre raison vous dit que c'est pour le bien général. Je me trouve aujourd'hui dans cette position aussi bien que Falkland. Il faut même, pour l'honneur du Roi, que le duc de Buckingham soit exilé, et, cela étant, Charles trouvera en nous des sujets fidèles. Pym, Essex, Fairfax et plu-

sieurs autres se croient sûrs de nous; ils s'imaginent que nous n'avons pas pénétré leurs secrets motifs; ils se trompent. Je suis inquiet pour vous, Olivier, et je veux que vous agissiez avec justice; voilà pourquoi je ne mets pas de bornes à ma confidence. »

J'étais bien reconnoissant de la générosité du Lord, mais je ne goûtais pas du tout son conseil. L'idée seule de m'opposer à la volonté du Roi, avant d'être au Parlement, me faisait trembler. Je craignais de frustrer de nouveau mon ambition, devenue alors plus forte que jamais; et je n'aurais, pour aucune considération, consenti à me récuser, si les lords Strafford et Falkland ne m'avaient tous deux promis de m'assurer un siége au Parlement pour la deuxième session, dans le cas où je n'entrerais pas à la prochaine. D'après mon caractère naturellement rusé, on pense bien que

je n'allai pas dire franchement au Roi que je ne voulais pas soutenir son favori; mais quelques traits de lumière que je recueillis dans le cours de nos entretiens, ne me laissèrent plus de doute sur ses intentions. Je lui fis connaître alors froidement que je ne pouvais pas accepter son offre bienveillante d'un siége au Parlement; j'alléguai que des affaires de famille m'empêchaient d'y paraître au moins pendant l'espace d'une année; j'assurai enfin Sa Majesté que mes faibles moyens ne lui seraient d'aucune utilité sous le rapport de la défense de Villars. Charles fut fort étonné, mais en même temps trop généreux pour faire d'autres observations; il m'accorda, avec sa douceur ordinaire, la permission d'en agir comme bon me semblerait, ajoutant que j'étais fait pour tous les emplois; qu'il aurait soin de ma fortune d'une autre ma-

nière (1). Je fus touché de sa bonté sans changer de résolution, et après lui avoir baisé la main, j'obtins la permission de me retirer.

Quoique je n'eusse rien à craindre du ressentiment de Charles, la Reine ne fut pas aussi facile à s'appaiser ; elle me regardait comme un ingrat et un insolent, et elle aura sans doute tâché de ramener le Roi à sa première idée. Sur ces entrefaites, le Parlement s'assembla ; Charles protégea son favori, parce que ses idées raffinées d'honneur et de générosité ne lui permettaient pas de manquer à la parole qu'il avait don-

---

(1) Lors du premier pas de Cromwell dans sa carrière politique, Charles désirait beaucoup le détacher du Parlement : ce Prince se méfiait tellement des intentions de Cromwell, qu'il s'est écrié souvent : « Quelqu'un ne me rendra-t-il pas le service de m'amener Cromwell mort ou vif. »

née à Villars. Il en résulta que Sa Majesté déplut au corps entier du peuple, qui de suite organisa ce système d'opposition qui a duré pendant tout le tems de son règne.

CHAPITRE IX.

Je passai l'année assez agréablement à Londres, au sein de ma famille. J'attendais avec anxiété l'ouverture du prochain Parlement, désirant ardemment que le Roi me priât d'y accepter une place; je ne me berçai que d'un vain espoir : Charles Ier. m'avait distingué d'une manière éclatante, tant par des faveurs publiques que par une amitié particulière; mais j'avais, dans une circonstance, refusé de lui rendre un service : sa grandeur d'ame naturelle ne lui permettait pas de se venger ; je ne pouvais toutefois m'imaginer qu'il n'en conservât pas quelque ressentiment. Lorsque l'époque des nomina-

tions arriva, il ne fit pas la moindre attention aux diverses démarches que je faisais. J'en fus d'autant plus affligé, que j'attribuai cette froideur au mécontentement de la Reine. Les poursuites du Parlement contre l'odieux Buckingham se continuaient sans relâche, et le Roi persistait toujours à le protéger. Il faut cependant avouer que certains griefs qu'on reprochait à ce favori étaient d'une nature si ridicule, que le Roi ne pouvait pas en honneur agir autrement (1). L'année suivante, néanmoins, j'eus la satisfaction d'être élu membre du Parlement par le crédit de Strafford et de Falkland, et j'ai toujours

---

(1) Entr'autres crimes qu'on imputait au duc de Buckingham : nous remarquerons celui d'avoir ensorcelé le Roi, et de lui avoir appliqué sans l'ordre du médecin, une emplâtre au côté, qui causa sa mort.

depuis su conserver ma place dans cette assemblée.

L'année suivante, la lutte entre le Roi et les Communes devint encore plus violente. Pour prouver toute la haine que je portais à Buckingham, je fis éclater fortement mon opposition. Les gens de mon parti m'écoutèrent avec respect; le Roi fut frappé d'étonnement, et j'aurais sans doute poussé beaucoup plus loin la discussion, si la mort du malheureux Buckingham, assassiné par Felton à Portsmouth, n'était pas venue mettre fin à tant de débats. Lorsque j'appris cette nouvelle, j'enviai presque à l'assassin Felton un crime qui devait rendre son nom fameux dans la postérité.

Je paraissais, à cette époque, destiné en quelque sorte à prendre part au châtiment de tous mes ennemis, et à triompher de leurs mortifications. Un obscur

écrivain venait de publier un libelle contre la Reine; c'était une production si infâme, que même les plus acharnés ennemis de cette princesse n'avaient osé prendre la défense de l'auteur. Ce soin m'était réservé; je jouissais de l'idée de mortifier cette fière Princesse, et de venir à bout de ce que Pym lui-même n'avait pas osé entreprendre. Je parlai d'un ton sec, mais avec chaleur. L'on m'écouta avec étonnement et plaisir; tout retentissait de mes louanges. Je goûtais pour la première fois les charmes d'une popularité qui flattait mon ambition; je me disais souvent : « En m'attachant à Charles, je ne serais devenu tout au plus qu'un riche adulateur; mais, du côté de l'opposition, je puis devenir un chef de parti. » Cette pensée décida de mon sort futur. Un ordre que le Roi m'envoya de paraître devant lui me rendit assez inquiet; une

douce mélancolie empreinte sur la figure de ce Monarque me perça le cœur de remords. « Olivier, me dit-il, que je voye s'évanouir mes espérances les plus chères, ce n'est là pour moi qu'un évènement fort ordinaire; mais j'avoue que je ne supporte pas avec la même patience votre abandon. Quant au mépris que vous faites de mes volontés, à l'opposition que vous développez contre mon autorité, je les ai pardonnés, parce que j'ai cru que vous aviez agi d'après votre propre conscience; mais cette attaque peu généreuse contre mon épouse bien-aimée, cette insulte que vous venez de faire à votre Reine, je ne puis ni les excuser, ni les passer sous silence. Se peut-il encore que vous soyez le seul qui ait osé se porter à cet excès d'audace ? Je ne soupçonne point votre attachement à ma personne; je ne veux pas oublier la promesse que je vous ai faite

en vous donnant une bague à Hinchinbrook. Je sais qu'un jour vous reconnaîtrez vos torts, et servirez votre ami et votre Roi; jusqu'à ce moment, adieu! Adieu, Cromwell : le chemin de la fortune vous est ouvert ; mais je n'y suis plus votre guide. » Il dit, et se retira subitement. Je reconnus bientôt toute la justesse de ses observations, je conçus de l'admiration pour sa patience héroïque; mais les applaudissemens bruyans de la populace tandis que je m'acheminais vers ma demeure, vinrent enflammer de nouveau mon imagination, et décidèrent mon irrésolution. En rentrant chez moi, je trouvai lord Strafford qui m'attendait. « Cromwell, me dit-il, je suis bien fâché qu'un zèle inconsidéré vous ait fait donner votre sanction à des libelles infames ; car, quoiqu'il ait pu vous valoir quelques applaudissemens, cependant les hommes

sensés ou délicats ne l'approuveront jamais, et vous aurez bien mal à propos fait preuve de talent. Je ne me trompe pas sur les intentions du parti de l'opposition : prenez-y garde, Cromwell, on pousse les choses trop loin pour avoir raison ; on refuse de soutenir le Roi dans des guerres justes et nécessaires ; on trouve à redire même au bien qu'il fait; on le contrarie en tout; l'on crie sans cesse à la paix et à la réforme ; en un mot, on voudrait dépouiller le Roi de sa puissance; l'on voudrait en faire un zéro, pour régner à sa place. Voilà le but du parti de l'opposition ; je ne l'approuve pas, je m'y opposerai. J'ai, par principe, insisté pour qu'on éloignât Buckingham ; mais cette cause de dissensions n'existant plus, j'ai, par principe, défendu le Roi. Je persisterai à le faire, et je ne serai pas le seul : Falkland, le juste, le bon Falkland sera, dès ce

moment, le fidèle serviteur de son vertueux maître. » Les objections de Strafford étaient trop justes pour que j'essayasse d'y répondre, et je me contentai de déclarer, qu'en me mettant du côté de l'opposition, j'agissais par principe, parce que je croyais voir dans les actions du Roi un fort penchant à des mesures arbitraires que je chercherais à déjouer tant qu'il me resterait un souffle de vie. Ce n'étaient là que de vaines paroles; mais elles contentèrent le brave Strafford. En prenant congé de moi, il m'assura qu'il appréciait mon mérite, qu'il connaissait ma bonté naturelle; il ajouta même que la différence de nos opinions politiques n'altèrerait jamais notre amitié.

Dans la soirée du même jour, le bruit se répandit que Strafford et Falkland avaient quitté le parti de l'opposition pour se joindre au Roi. Cette

conversion ne trouva jamais grâce devant la Chambre des Communes, surtout celle de Strafford, qui fut bientôt après comblé d'honneurs, et devint le ministre favori du Roi.

CHAPITRE X.

Le premier évènement remarquable fut la dissolution du Parlement par le Roi ; mais en rapportant mes propres aventures et en esquissant mon caractère, je ne contracte pas l'obligation d'écrire une histoire de l'Angleterre ; je ne parlerai donc que des évènemens dans lesquels j'ai figuré, pendant la longue période de temps où j'ai exercé un caractère public. Portons un regard sur mon intérieur. J'avais une famille nombreuse ; mes fils annonçaient de la bravoure ; mes filles promettaient d'être vertueuses ; je pouvais me regarder comme un père fort heureux, au milieu d'un cercle d'enfans charmans

et bien aimés. Je possédais deux fils et quatre filles; mais les grâces aimables de ma fille aînée, de mon Elisabeth, m'avaient surtout séduit, et je n'étais pas le seul de mon avis. Lord Strafford et son fils aîné, le bel et courageux Wentworth, voyaient avec les mêmes yeux que moi ma bien-aimée, et il fut décidé entre nous que, lorsque son noble héritier aurait atteint l'âge de vingt ans, il deviendrait l'époux de ma chère Elisabeth. Wentworth avait alors quinze ans; c'était aussi l'âge de ma fille aînée. Ces jeunes gens s'aimaient d'une égale tendresse.

Ce fut environ vers ce temps qu'un de mes amis, membre de la Chambre des Communes, vint à mourir. Il me confia la tutelle de son fils unique, l'héritier de son immense fortune. Celui-ci se nommait John Claypole: c'était un jeune homme de dix-huit ans, d'un ca-

ractère tantôt complaisant, artificieux, rusé, souvent insolent, impérieux lorsqu'il était sûr de l'impunité. Son père m'avait confié le soin de son éducation, dans l'espoir que j'en ferais un antagoniste zélé de la royauté. Le pauvre garçon n'avait point de génie, mais je prévoyais que sa fortune et son influence parlementaire deviendraient un jour d'une grande utilité au parti qu'il aurait embrassé, et je me décidai à me l'attacher par tous les moyens possibles. C'est dans cette vue que je le recommandai à l'amitié de mes enfans, souhaitant ardemment qu'il trouvât des amis dans mes fils, et une épouse parmi mes filles. Ces dernières lui firent une réception obligeante; mes fils au contraire s'empressèrent fort peu de répondre à ses avances. Richard, toujours doux et complaisant, le reçut avec une froide politesse. Mon second fils Henri lui dit

brusquement, en mêlant quelque aigreur à sa vivacité naturelle, qu'il avait déjà donné son amitié au lord Wentworth, qu'il ne pouvait conséquemment l'offrir une seconde fois à quelqu'autre personne. Je remarquai cependant avec satisfaction que Claypole désirait autant que moi-même s'unir à ma famille; j'en demeurai bientôt plus convaincu au bout de plusieurs mois, non-seulement par sa galanterie envers ma fille, mais encore par la soumission aveugle qu'il me témoignait dans toutes les occasions.

Ce fut pendant notre séjour à Ely, que j'eus le loisir d'observer le caractère de mon jeune pupille; je lui trouvai d'abord un esprit aussi rusé que le mien, mais sans ce génie, sans cette force d'ame qui me caractérisaient. Il me semblait quelquefois que je distinguais sous le voile d'une stupidité apparente, une lâche ambition, un penchant à la

méchanceté; je crus me convaincre que l'attachement qu'il affectait pour moi, ne provenait pas d'un sentiment naturel, mais qu'il n'était que l'effet de l'espoir qu'il concevait de partager la popularité dont je jouissais comme politique, et qui augmentait de jour en jour. Je tâchai de découvrir à laquelle de mes filles il donnait la préférence, mais je n'y réussis pas. De temps en temps je m'imaginais que la beauté de ma chère Élisabeth avait fait quelqu'impression sur cette ame égoïste et endurcie.

J'étais un soir assis dans mon jardin entouré de ma famille, notre conversation fut soudain interrompue par un grand bruit qui se fit entendre à la porte extérieure. Henri s'élance pour en connaître la cause, et revient bientôt accompagné de Wentworth pâle et défait, en proie à la plus vive agitation. Élisabeth se jetta dans ses bras, et ce ne

fut qu'au moment de leurs embrassemens affectueux que j'acquis la conviction, par les regards fiers et mécontens de Claypole, que mes soupçons n'étaient que trop fondés. Wentworth toujours franc et impétueux, ne pouvait cacher long-temps la cause de son arrivée subite et inattendue. « On lui avait dit à Londres, s'écria-t-il, qu'un individu que j'avais adopté dans ma famille, osait prétendre au cœur d'Élisabeth, il ne pouvait trouver de repos qu'après avoir su positivement à quoi s'en tenir. » Je lui confirmai une partie de cette nouvelle, en lui présentant M. Claypole; je le priai de lui accorder son amitié, en l'assurant qu'il n'avait pas du tout l'intention de lui enlever le cœur de son Élisabeth, que j'avais une trop haute opinion de lui, pour craindre qu'il mit le moindre obstacle à ses amours. La douce rougeur de mon Élisabeth, vint confirmer en-

core ses paroles; quoi qu'il en soit, mon pupille se trouva fortement irrité; il déclara d'un ton très-insolent à Wentworth, « que son père avait beau gouverner toute l'Angleterre, qu'il n'en reconnaîtrait pas plus le fils d'un grand personnage pour son maître, et que, quant à ce qui était de la jeune demoiselle, il ne pouvait trouver de plus grand plaisir, que de chercher à lui ravir son cœur, parce qu'il croyait qu'un seul de ses sourires valait bien tout le couroux d'un Lord. »

Un regard fier et plein de dignité fut la seule réponse de Wentworth à son indigne rival. La mine vulgaire, la taille courte et carrée et les cheveux roux de Claypole, contrastaient admirablement avec la figure élevée, l'air majestueux, les grands yeux noirs, les traits mâles et la riche chevelure de Wentworth. Je n'attachai jamais un grand prix à la

beauté extérieure; cependant je fus si frappé de ce contraste bizarre, que je voulus mettre fin à cette scène, qui ne me paraissait point du tout à l'avantage de Claypole. Ce dernier m'obéit sur-le-champ, et garda le silence; quant à Wentworth, il prit le bras d'Elisabeth, et, accompagné de son ami fidèle Henri, il alla se promener dans une autre partie du jardin. C'est alors que mon cœur s'ouvrit à la tendresse, que mon orgueil, comme père, fut délicieusement chatouillé par l'idée de la conquête qu'avaient faite les charmes de ma fille, du plus beau comme du plus illustre seigneur de la Cour; je ne pouvais m'empêcher de les regarder comme destinés l'un à l'autre par le ciel. Je ne balançai donc pas à déclarer à Claypole, qu'il ne devait plus songer à mon Elisabeth, puisque je l'avais toujours promise à Wentworth... « Et que

diront, Monsieur, tous les membres de l'opposition, en apprenant que vous donnez votre fille au fils de celui qui fait gémir l'Angleterre sous l'oppression? Au surplus, cela vous regarde; c'est à moi de voir ce qui me reste à faire : nulle autre femme qu'Elisabeth Cromwell ne m'appellera jamais du nom d'époux. Quant au lord Wentworth, je le déteste encore plus que je n'aime votre fille. » J'étais si bien convaincu de la sincérité de cette dernière menace, que je pris secrètement la détermination de ne point sacrifier (quand même Wentworth n'eût jamais existé) la félicité de ma fille chérie à une espèce de brute, qui ne pouvait que la rendre malheureuse. Hélas! je ne m'apercevais pas que l'esprit de Claypole n'était que le pendant du mien; que je ne me trouvais si charmé de la tendresse de Wentworth pour ma fille,

que parce qu'elle flattait l'orgueil naturel de mon caractère ambitieux.

Le mariage d'une de mes filles avec un officier qui occupait un rang distingué dans l'armée, m'occupa pendant une partie de l'année suivante. Ireton me plut particulièrement : c'était un homme riche, entreprenant et déterminé, qui devait un jour suivre les drapeaux de son beau-père, et peut-être le rendre, par son influence, le chef puissant d'un parti. Cette idée me flattait pour l'avenir ; je résolus de servir mes projets, en faisant épouser mes filles à des chefs de l'opposition, et en mariant mes fils avec les filles des gens du même parti. Bientôt je réussis dans mon attente par les mariages de Richard et de Henri ; je cherchais partout des alliances convenables pour mes deux filles qui se trouvaient encore libres. Claypole était d'âge à prendre un parti ; mais

il avait tenu sa parole en refusant toutes les offres de mariage, et il demeurait constamment chez moi, au grand mécontentement de Wentworth et d'Elisabeth, et il remplaçait, par des attentions étudiées, le vide de mes deux aimables fils, en excitant toutefois l'indignation de son rival.

Mes jours s'écoulaient ainsi dans le sein d'une paisible indépendance; jours à regretter pour jamais, à jamais mémorables; jours d'innocence, que je devais, quelques années plus tard, sacrifier à cette ambition qui me poursuivait jusque dans ma retraite, dans les bras de mes enfans. L'espoir assuré d'une grandeur future ne m'avait jamais abandonné, même au milieu des caresses de mes filles. J'avais passé mon huitième lustre, lorsque j'associai mon pupille à ce parti que je m'attendais bien qu'il allait soutenir; et je reçus des félicitations

sur ses opinions que j'avais fortifiées avec tant de succès. J'en étais venu au point de jouir d'une félicité digne d'envie; respecté du peuple, j'aurais pu goûter dans mon intérieur un bonheur sans mélange.

CHAPITRE XI.

Pendant tout le temps que j'avais passé dans une paisible inaction, le Roi n'avait cessé d'être fort occupé; soutenu par le génie de son Ministre éclairé, il s'appliquait sans relâche à dissiper les troubles qui s'élevaient d'un côté du royaume, à mesure qu'on les appaisait de l'autre. Mais la nation écossaise, indignée de ce que le Roi voulait introduire chez elle la lithurgie de l'Église anglicane, résolut de faire une résistance opiniâtre. Les insultes réitérées et les mauvais traitemens qu'essuyèrent le petit nombre d'Évêques qui restaient encore dans ce pays, décidèrent le Roi et le lord Strafford à venger leurs in-

jures : cette détermination fut bientôt suivie de la ligue appelée *Covenant*, que formèrent les rebelles. De premiers succès ne firent qu'accroître leur audace : c'est en vain que le Roi leur envoya deux fois le marquis d'Hamilton pour proposer les termes les plus généreux et les plus indulgens. Excités par la Chambre des Communes, et même, pour ainsi dire, par la nation entière, les Anglais, ainsi que les Écossais, rejetèrent toutes les propositions offertes; et conduits par les comtes de Leven, d'Argyle, de Rothes et par plusieurs autres séditieux, ils subjuguèrent par la force et par leurs artifices tout le pays de l'Écosse. Charles n'eut pas plutôt appris ce qui se passait, qu'il fit des préparatifs pour dompter ces sujets rebelles. Il nomma les comtes d'Essex et d'Holland, ses lieutenans-généraux, et marcha droit à la ville d'York, où

il tint plutôt une Cour brillante qu'un camp ; cependant Essex s'avançait et prenait la ville de Berwick.

Charles aurait pu, dans ces circonstances, frapper un coup décisif, s'il eût déployé quelque fermeté ; mais la douceur naturelle de son caractère et son amour pour ses sujets l'empêchèrent d'user d'une vigueur nécessaire et d'adopter les seules mesures qui pouvaient assurer son propre salut. Il savait que l'abolition de l'Épiscopat entraînerait la ruine de la puissance royale, et qu'il ne pouvait y donner son consentement ; d'un autre côté, il craignait de hasarder une bataille, sachant qu'il ne pouvait guère se fier à ses soldats anglais, portés en général d'inclination pour les Écossais. Dans cette alternative, il s'arrêta au plus mauvais parti : ce fut d'accorder aux séditieux une espèce de traité de paix, qui ne fit qu'accroître leur puis-

sance, tandis que pour se soustraire à la ruine dont il était menacé, il résolut de convoquer cette grande assemblée de la nation qu'il avait pendant onze ans négligé de réunir, pour prendre enfin ses conseils et s'aider de son appui. Il rassembla donc ce Parlement, qui ne songea d'abord qu'à se venger du mépris que le Monarque avait affecté pour lui, et du rôle qu'il lui faisait jouer alors, puisqu'il ne s'en servait qu'à la dernière extrémité; ce Parlement demanda donc, à l'ouverture de la première séance, que, préalablement à tout et avant de passer un seul acte dans l'intérêt du Souverain, on lui donnât réparation de ces prétendus griefs.

Cette résolution à laquelle je pris part de bien bon cœur, afin d'augmenter ma popularité, irrita tellement le Roi, qu'il prit malheureusement le parti désespéré de dissoudre le Parlement, d'après les

conseils de Laud et d'Hamilton, mais malgré l'avis plus sage de Strafford. Après avoir commis cette faute, Charles envoya, à la rencontre des gens du Covenant, son armée commandée par son fidèle général et ministre, Strafford.

Le lord Conway fut envoyé par le Comte à *Newburn-sur-Tyne*, pour arrêter les Écossais rebelles; mais il fut repoussé par l'ennemi; sa défaite éclatante, qui n'avait presque point coûté de sang, fut suivie de la prise de *New-Castle* et de la rencontre du Roi avec les gens du Covenant à Yorck, où l'on convint de part et d'autre d'une trève qui fut aussi avantageuse aux Écossais que préjudiciable au Roi. Strafford s'était fortement opposé à cette mesure impolitique; il pressa le Roi de hasarder une bataille, lui représentant, avec le discernement d'un esprit éclairé et prévoyant, qu'il perdrait beaucoup moins

par une défaite que par son inaction ou sa funeste condescendance. Charles sentait bien que son Ministre avait raison ; mais son mauvais destin ne lui permettait pas de profiter de ses avis, de sorte qu'il ne fit que rendre ses ennemis plus vains et plus puissans.

Cependant, les deux Chambres que Charles avait de nouveau convoquées, en raison des nombreuses pétitions qu'on lui adressait de toutes parts, appréciaient beaucoup trop les talens de Strafford, pour ne pas viser à sa ruine : elles étaient bien persuadées que c'était le plus sûr moyen de porter atteinte à la dignité royale et d'affaiblir sa puissance, puisque le Roi perdrait à la fois dans Strafford et son meilleur ami et son plus habile ministre. On convint d'intenter contre Strafford une accusation de haute trahison : celui-ci qui prévoyait sagement les dangers qu'il courait, demanda la per-

mission de se retirer dans son gouvernement d'Irlande, se doutant que les membres de l'opposition ne lui pardonneraient jamais d'avoir abandonné leur cause et de s'être entièrement dévoué au service du Roi.

La différence de nos opinions, de longues absences et plusieurs autres circonstances n'avaient pu altérer l'amitié qui nous unissait réciproqnement Strafford et moi : je tremblais des dangers auxquels je le voyais exposé, quoique, dans sa chute, je ne prévisse pas mon élévation personnelle; car je savais que tant qu'il resterait à la tête des affaires, personne n'oserait braver et subjuguer le Souverain en établissant un Gouvernement républicain, ainsi que la Chambre des Communes en avait la secrète intention. Malgré mon amitié pour Strafford, je ne pouvais m'empêcher d'être persuadé que si l'on parve-

jeunesse ; s'il succombe, il ne succombera pas seul, Cary partagera son sort ; et vous, Olivier, vous vivrez pour protéger ses enfans. » Mon cœur coupable palpitait en entendant ces paroles ; mais toujours attaché à mes vils principes d'égoïsme, je ressentais bien moins de peine du danger de mon noble ami, que de crainte des embarras que je me causerais en votant contre mon parti. Sur ces entrefaites, Strafford arriva lui-même ; il interrompit notre conversation. Son air n'était point abattu, quoiqu'il n'eût rien à nous apprendre d'heureux pour lui. « Olivier, dit-il, je veux les prévenir ; je commencerai par accuser sans délai, devant le Parlement, Hollis, Hampden et Pym ; car voilà les êtres qui se sont véritablement rendus coupables de trahison. Ils subiront le châtiment dû à leurs forfaits : cette mesure est absolument nécessaire pour ma

propre sûreté ; il faut qu'eux ou moi nous succombions ; et si mon projet n'est pas découvert, ils seront arrêtés à la tombée du jour ; mais je n'en puis douter, car il n'y a que vous, le Roi et mon fils qui soient dans la confidence de mes intentions. » Il me fit voir ensuite la promesse de le protéger, que lui avait faite par écrit le Roi. En voici la teneur :

« STRAFFORD,

« Le malheur qui vous accable est de nature à me forcer à vous éloigner de l'administration de mes affaires ; cependant je crois satisfaire à mon honneur et à ma conscience, en vous assurant, au milieu de vos infortunes et sur ma parole royale, que vous ne serez attaqué ni dans votre existence, ni dans votre honneur ou même votre fortune. Je ne fais que me montrer juste envers un serviteur éclairé et fidèle. Si je ne

puis rien de plus pour vous dans ces temps difficiles, du moins rien ne saurait m'empêcher d'être votre ami. »

Indépendamment de ces promesses écrites, Charles avait cru ne devoir point acquiescer à la demande que lui faisait Strafford de se retirer en Irlande pour se mettre à l'abri de l'orage, en lui déclarant qu'on *ne toucherait pas à un seul de ses cheveux*... Telle est la confiance aveugle du Roi dans son autorité, qui diminuait cependant de jour en jour.

Je ne fus pas fâché que le départ de Strafford et de Falkland me laissât la liberté de me livrer à mes réflexions. Tout ce que je venais d'apprendre m'étonnait; j'étais affecté du danger de Strafford, mais je tremblais bien davantage pour la ruine de mon parti et pour l'espoir que j'avais conçu d'en être un jour le chef. L'intention de Strafford

était d'arrêter les chefs de la faction : il en avait tous les moyens. Je pouvais bien me passer de ces hommes-là, mais non pas pour le moment ; je n'avais pas encore assez de popularité pour remplir leur place ; qu'on les abattît, je succombais avec eux : leur chute devait entraîner indubitablement la soumission du parti de l'opposition ; et, quant à moi, également incapable de me réconcilier avec le Roi et de me soutenir seul, je ne pouvais que retomber dans l'obscurité et dans le néant. Cette idée m'était tout à fait insupportable ; j'aimais mon ami, sans doute, mais je m'aimais moi-même bien davantage. Il était en mon pouvoir de sauver les victimes de Strafford et de m'en faire adorer comme leur libérateur, de devenir chef populaire, ou bien de rester nul, en conservant mon ami. Ma haine contre le Roi, qui, depuis seize ans, croissait de jour en jour,

ne connaissait plus maintenant de bornes ; je fus charmé de trouver une occasion de lui faire de la peine. Cette nouvelle considération, jointe au danger qui nous menaçait, me rendit à la fois perfide, ingrat, parjure : je fis prévenir Hampden des intentions de Strafford, en le priant de tenir mon nom secret, lui représentant aussi que, puisque, pour l'amour de Dieu et de ma patrie, j'avais sacrifié mon meilleur ami à leur justice, il était juste au moins de m'épargner la mortification de paraître publiquement contre lui. Je reçus une réponse la même nuit ; l'on m'élevait aux nues, l'on me comparait à Brutus, et non-seulement on fit droit à ma requête, mais on promit même de m'accorder tout ce que je jugerais à propos de demander.

Quelques momens après que j'eus reçu de Hampden sa lettre en réponse

à la mienne, les membres des Communes se rendirent à la Chambre : pour ne point donner de soupçons, l'on commença par l'accusation du Comte, de la même manière qu'on en était convenu avant son arrivée à Londres. Pym fut choisi pour conduire cette affaire. Il débuta par un discours assez étendu, dans lequel il déplorait la misère du pays, la discorde de ses Chefs; misère qu'il allait lui-même accroître, discorde dont il avait été lui-même l'auteur. Enfin, il déclara qu'on avait formé, sous la sanction du Roi, le plan de changer le gouvernement pour anéantir les lois et la liberté du peuple. « Il faut, dit-il, chercher de quelle source découlent ces flots d'amertume; et quoique plusieurs conseillers malveillans se trouveront sans doute avoir pris part à ce projet, cependant il en est un qui réclame particulièrement tout le mérite de ce crime;

c'est le comte de Strafford, lieutenant de l'Irlande, président du Conseil d'York : ce même homme qui jadis se montrait dans cette Chambre le défenseur zélé des lois et de la liberté du peuple, et qui n'est plus aujourd'hui que le plus grand ennemi de l'indépendance de son pays, le plus ardent soutien de la tyrannie. » L'on fit alors fermer les portes à clef, pour empêcher cette affaire de transpirer, et il fut décidé qu'on présenterait le jour suivant l'accusation à la Chambre des Pairs. Pendant tout le cours de cette journée, les remords luttèrent dans mon cœur contre la joie que je ressentais de m'être entendu surnommer *le Sauveur de la Patrie :* je m'étais retiré dans la partie la plus reculée et la plus obscure de ma maison. Je parcourais mon appartement d'un pas rapide et inégal, quand, vers le soir, mon Élisabeth, ma fille chérie, m'aborda :

« Mon père ne se porte-t-il pas bien, s'écria-t-elle d'une voix douce : jamais de ma vie je ne vous ai vu si abattu. Hélas! mon père, quelque chose vous attriste, pourquoi ce sourire amer que vous jetez sur votre Elisabeth...? Et Wentworth aussi, voilà deux jours qu'il n'est pas venu chez nous; ah! sans doute, c'est pour lui que vous vous inquiétez, ce regard terrible, ce tressaillement soudain me le prouvent; volez à son secours s'il se trouve en danger.... le cœur d'Elisabeth saura reconnaître... » A peine mes lèvres pâles et tremblantes pouvaient-elles articuler une réponse aux propos d'Elisabeth, qui me déchiraient l'ame. L'ambitieux, lors même qu'il se trouve environné de tous les prestiges de la grandeur populaire, peut donc trembler devant un enfant. Je pris enfin sur moi de l'assurer que lord Wentworth était en sûreté; mais que son père cou-

rait quelques dangers. Cette nouvelle imprévue ne soulagea pas beaucoup l'ame vertueuse d'Elisabeth; elle avait aimé lord Strafford comme un second père; elle déplorait donc son malheur comme son enfant. J'étais également incapable de supporter son absence et d'être témoin de son chagrin. Je la fis entrer dans mon appartement, pendant tout le reste de la soirée, dans le faible espoir d'adoucir ses souffrances et de chasser de ma mémoire l'image de mon crime.

Aux approches de la nuit, j'écoutais avec une inquiétude qui tenait de la frénésie le moindre bruit qui se faisait entendre près de ma maison. Je ne craignais de n'être que trop bien informé du succès de ma noire trahison; j'appréhendais encore davantage que Strafford n'échappât à la vengeance des factieux, ou qu'il ne fût informé de l'in-

famie de ma conduite. Tout hors de moi, j'attendais le coup de minuit, bien assuré que, s'il ne m'arrivait pas de nouvelles avant ce temps, mes complices seraient triomphans. A peine mon agitation me laissait-elle la force de répondre aux questions affectueuses d'Elisabeth qui paraissait avoir autant que moi-même besoin de consolations. Mais, étais-je en état de la consoler? Ma rêverie devint peu à peu plus sombre, mes soupçons plus affreux : je me jetai sur une chaise en couvrant ma figure de mes deux mains, pour cacher le mouvement de mon ame, lorsque tout à coup j'entendis sonner minuit. Ne pouvant plus réprimer davantage la violence de mon agitation, je m'élançai de mon siège, et, d'une voix féroce qui exprimait à la fois et l'égarement et la joie, je m'écriai : « C'en est fait, je suis en sûreté. » Un grand bruit qui se fit soudain entendre

dans la maison détourna l'attention d'Elisabeth et l'empêcha de m'exprimer l'étonnement que lui causait mon exclamation. La porte s'ouvrit avec violence, et Wentworth parut pâle, tremblant, égaré. « Sauvez-le, sauvez-le, Olivier, mon second père, hâtez-vous de sauver l'ami de votre jeunesse ! On a eu l'audace de l'arrêter dans le moment où il entrait au parlement (1)... Courez, courez, au nom du ciel ! — Levez-vous, Wentworth, levez-vous. » Voilà tout ce que je pus dire, car ma trahison s'offrit à mon imagination dans toute sa noirceur; au prix de tous les honneurs, de tous les trésors de la terre,

(1) On dit que lord Strafford avait véritablement l'intention d'accuser les Membres des Communes, d'avoir entretenu une correspondance criminelle avec les Ecossais. Il fut arrêté en se rendant à la Chambre des Pairs, à cet effet. La lettre du Roi est autographe.

je ne voudrais plus me voir condamné à souffrir l'agonie d'un pareil silence. J'aimais Wentworth; ni le temps ni les circonstances (lors même que mes mains se sont plongées plus avant dans le sang) n'ont pu, dans la suite, altérer cette tendresse qui était alors à son comble, quand ce jeune homme me priait de sauver son père, quand, frappé de la cruelle certitude de ses malheurs, il conjurait son premier ami de voler à son secours. Il me fallait cependant, au milieu de cette cruelle épreuve, dissimuler toute mon émotion; je tâchai, par amour pour Elisabeth, de calmer Wentworth « Soyez tranquille, mon cher enfant, m'écriai-je au fils de ma victime, je ferai tout ce qui dépendra de moi en faveur de mon généreux ami, mais il faut que j'use de prudence autant pour son intérêt que pour le mien; en me déclarant trop ouvertement de son côté, je me ferais

regarder comme un déserteur de mon parti; l'indignation de mes partisans accroîtrait les dangers de Strafford; je me perdrais avec lui. Mais calmez-vous, mon fils, et parlez à Elisabeth, votre voix la consolera plus que la mienne. » Je me retournais, en parlant, vers mon enfant, dans l'espoir de sécher les larmes amères que la douleur faisait couler de ses beaux yeux... Juste ciel! quel changement dans ses traits!!! Elisabeth avait écouté en silence notre entretien; ma froideur cruelle, dans la cause de Strafford, son arrestation soudaine, et surtout cette exclamation à minuit lui avaient inspiré une fatale conviction de la part que je pouvais avoir prise dans cet évènement. Je la vois encore debout, immobile, l'œil fixe, préoccupée par quelque secret horrible; ce front serein sur lequel son père imprimait autrefois avec transport

de si doux baisers, paraissait lancer le tonnerre de l'ange exterminateur ; ses regards froids et sévères rencontrèrent les miens, et le fier Olivier Cromwell recula d'effroi. Ne pouvant soutenir plus long-temps le poids de ce silence accusateur, j'étendis les bras vers mon Elisabeth, elle se détourna de moi avec horreur pour cacher ses larmes abondantes dans le sein de Wentworth. Je ne doutai plus que ma fille eût pénétré mon secret affreux ; je voulus donc me soustraire à l'interrogatoire de son œil foudroyant ; un tremblement violent s'empara de mes membres, je m'efforçai de me traîner jusqu'à la porte, lorsqu'un cri perçant d'Elisabeth me retint : je me retournai, et la vis à mes pieds. « Mon père, pardonnez à votre fille pénitente qui a osé oublier que vous ne devez compte de vos actions qu'à Dieu seul ; pardonnez-lui pour qu'elle prie le ciel

d'attirer sur votre tête toutes ses bénédictions. » Il me fut impossible d'entendre ces paroles touchantes, sans en être profondément ému; je pressai ma fille sur mon cœur, en mêlant des larmes amères aux siennes.

Wentworth qui, par suite de l'horrible agitation de son ame avait prêté beaucoup moins d'attention à cette scène qu'il ne l'eût fait en toute autre circonstance, attribua le chagrin d'Elisabeth à la froideur avec laquelle j'avais écouté les prières qu'il m'adressait pour la défense de son père, il s'avança vers ma fille en lui disant : « Ne blâmez pas votre père, ma tendre amie ; il se connaît mieux en politique que vous et moi, et il va, je n'en doute pas, suivre l'impulsion de sa sagesse et de son cœur généreux. Loin de proférer aucune plainte, je me repose sur lui avec une entière con-

fiance.... Mais, mon cher Olivier, il faut que mon père ait un ennemi qui lui soit tout à fait inconnu, car il déclare que son arrêt ne peut être que le résultat de la trahison de l'un de ses intimes amis qui l'aura dénoncé au parlement. Comment nous mettre en garde contre un ennemi caché ? » Les angoisses de mon cœur me tourmentaient presqu'en ce moment au point d'égarer ma raison. Combien je sus gré à mon Elisabeth de n'avoir pas tourné les yeux sur ma figure pâle et décomposée.

Pendant les dix-huit jours que dura le jugement de Strafford, je ne sortis pas de chez moi; ne pouvant pas ouvertement prendre sa défense, je me décidai, par amour pour Elisabeth et Wentworth, à ne pas paraître contre lui; mais Claypole tenait ma place à la Chambre des Communes : charmé de trouver l'occa-

sion d'accabler de calamités son jeune rival, il hâta de tous ses moyens la perte d'un ministre dont l'air altier et noble l'avait humilié à ses propres yeux, et qu'il détestait encore davantage, puisqu'il était le père du présomptueux Wentworth.

CHAPITRE XII.

Deux jours avant la conclusion de son procès, le lord Strafford m'envoya chercher pour me rendre à la Tour. En entrant, je le vis qui s'appuyait sur le sein de son noble fils, compagnon inséparable de ses souffrances. « Olivier, me dit-il, je n'ai pas le droit de juger votre conduite, car autrement je pourrais dire que vous vous êtes comporté vis-à-vis de moi plutôt en Romain qu'en Breton; mais je n'en agis pas ainsi, je ne le veux pas même, et je déclare donc que malgré les services que vous auriez pu me rendre, je suis satisfait que vous vous en soyez abstenu; vous conservez ainsi votre existence pour le bien-être

de nos malheureux enfans. J'ai été trahi, Olivier, je ne sais par qui, ni comment, et je ne veux point chercher à découvrir ce misérable, dont les peines doivent surpasser en ce moment de beaucoup les miennes. Que la volonté du ciel se fasse! Tout ce qui me reste à vous demander, c'est que, dans le cas où je serais condamné, mon fils qui n'a plus, vous le savez, d'autre héritage que le malheur de son père, ne soit point privé de votre appui; souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite à *Hinchinbrook*, lorsque je vous rendis visite dans votre prison. Que tout votre amour se porte sur mon enfant; et si, dans l'espace de trois ans, ni vous ni lui n'avez changé de résolution, s'il le désire toujours, accordez-lui la tendre Elisabeth : croyez-moi, Cromwell, il la mérite. » La présence du lord Falkland, qui entra alors dans l'appartement m'im-

posait une contrainte extraordinaire, car il me semblait que, depuis quelque temps, ce seigneur m'examinait scrupuleusement; je me contentai donc de donner solennellement ma parole à Strafford, et en même temps, je renouvelai silencieusement le même vœu à la face du ciel que j'avais tant offensé en trahissant le père, et dont j'espérais détourner le courroux par ma générosité envers le fils.

Le dernier jour de son procès, Strafford eut la permission de faire entendre sa défense : elle fut noble et pleine de dignité. Il parut devant la Cour, soutenu par le lord Falkland et par son propre fils, et entouré de ses plus jeunes enfans. Il nia avec calme les charges alléguées contre lui, se défendit avec courage, et à la suite d'un discours rempli de sagesse, il conclut ainsi :

« N'environnez pas d'écueils inévi-

vitables le chemin qui conduit au ministère; ne mettez pas les ministres dans l'impossibilité de servir avec zèle leur Roi et leur patrie; si vous voulez examiner aussi scrupuleusement la conduite d'un homme d'état et la punir avec tant de rigueur, vous ne trouverez aucun homme probe, riche, estimable qui veuille s'exposer à des dangers aussi terribles. »

« Seigneurs, j'ai peut-être abusé trop long-temps de votre patience, bien plus long-temps que je ne l'aurais fait, sans l'intérêt que je prends à ces précieux gages d'un tendre hyménée... » Ici sa voix expira sur ses lèvres; il s'arrêta, laissa couler quelques larmes, puis montrant du doigt ses enfans, il reprit de la sorte : « Ce que je perds n'est rien; mais avoir ravi à mes enfans, par mon indiscrétion, tout ce qui leur appartient, voilà pour moi le plus grand des tourmens.

Excusez ma faiblesse. » Il laissa de nouveau tomber une larme. « En vain je voudrais poursuivre, je n'en ai pas la force; quant à ce qui me touche personnellement, j'ai depuis long-temps appris que les afflictions de cette vie étaient payées de cette gloire éternelle qui devient le partage des innocens; ainsi, Seigneurs, je me soumets avec confiance à votre arrêt : que je meure ou que je vive, la volonté divine s'accomplira. »

Les ennemis même les plus acharnés de Strafford se taisaient, attérés par l'ascendant de l'homme qu'ils allaient condamner; mais les cris bruyans d'une populace forcenée qui demandait justice rallumèrent leur vengeance presqu'éteinte. On mit fin à cette scène accablante, en condamnant à la peine de haute trahison, à la confiscation, et à la mort, comme traître, le plus constant ami, le plus fidèle sujet dont un Roi ait jamais pu se glorifier.

A peine la sentence de mort fut prononcée contre Strafford, qu'une rougeur de feu se répandit sur les joues naguères pâles du jeune Wentworth; les larmes du désespoir coulèrent de ses yeux; mais ce n'était là qu'un mouvement passager; il leva ses regards sur la figure du lord Strafford, et le calme vertueux du père comprima les mouvemens violens du fils tout prêts d'éclater; il se souvint de ce qu'il se devait à lui-même, à l'opprimé, il devint subitement calme et résigné. La tâche de Strafford venait de finir, il se préparait à prendre congé de la Chambre pour la dernière fois; déjà même il avait salué ses juges, lorsqu'on entendit des cris aigus dans les galeries, et en un instant l'on vit se précipiter, entre les bras du lord Strafford, la fille d'Olivier.

Cet incident étrange fut suivi d'un moment de silence effrayant; personne

ne bougeait; moi-même, sans avoir été vu, confondu dans la foule, je demeurai stupéfait, les yeux fixés vers la terre: seul le lord Strafford paraissait calme, il fit signe à son fils d'approcher pour emmener Elisabeth; mais Wentworth, sans mouvement, effaré, semblait encore moins maître de ses sens que la jeune fille qui devenait la cause de la consternation du vénérable Strafford. Ce dernier essaya donc de se dégager des bras de ma fille; mais Elisabeth promenait ses regards égarés autour d'elle, en s'attachant plus fortement au Lord, comme pour le garantir du danger qui le menaçait. A cette vue, sa fermeté l'abandonna. « Est-ce que personne ne veut l'arracher d'ici? » dit-il; et il fondit en larmes.

Cependant personne n'approchait. Accablé de l'amertume de ma situation, je fus forcé de m'avancer et d'arracher mon

enfant des bras de ma victime. « Prenez-la, Cromwell, dit-il, ayez-en soin, et que le ciel vous bénisse. » Il prit le bras de son malheureux fils, et quitta la galerie, suivi du lord Falkland et de ses enfans.

Le lendemain matin, j'appris qu'Elizabeth, avant de se rendre à la Chambre du Parlement, s'était jetée aux pieds de Charles ; qu'elle avait obtenu la promesse solennelle du Monarque de protéger Strafford ; que ce Prince avait, par conséquent, refusé de signer l'arrêt de sa condamnation. L'on apprit tout à Strafford ; mais ce ministre était trop sage et avait trop d'expérience pour se laisser flatter de quelque espoir. En même temps, les peines d'Elizabeth ne firent qu'augmenter mon crédit dans mon parti : l'on me regardait cmme un second Brutus, qui ne balançait pas à sacrifier ses enfans à l'amour et à la sû-

reté de sa patrie, et je fus même flatté de la comparaison.

Je n'avais que très-rarement vu Wentworth pendant la mise en jugement de son père. Le lord Falkland allait presque tous les jours le voir dans la Tour. Un soir que la conversation roulait sur mon compte, « Je n'approuve pas sa conduite, dit lord Falkland; cependant il peut avoir de bonnes intentions, et dans ce cas, je lui pardonnerai, pourvu qu'il aime votre fils et qu'il rende sa fille heureuse. — Sa fille! dit le lord Strafford, ah! mon fils! combien je crains de te faire de la peine en te communiquant mes dernières pensées et mes derniers souhaits! Encore s'il ne s'agissait que de moi seul, j'emporterais dans le tombeau mes réflexions; mais ton honneur, ta gloire, mon cher Wentworth, tout cela ne mérite-t-il pas un sacrifice? » Wentworth, tout trem-

blant, se jeta aux pieds de son père, en l'assurant qu'il connaissait toute sa justice et son affection, et le suppliant de lui signifier sa volonté, ajoutant qu'il serait obéi, lors même qu'il faudrait renoncer à revoir Elisabeth. Son père l'embrassa : « Non, mon Williams, je ne suis pas injuste à ce point; je crois cependant devoir te confier que je soupçonne plus ou moins Cromwell de trahison, et la conduite qu'il vient de tenir a presque confirmé tous mes soupçons. La guerre civile entre le Roi et son Parlement est maintenant inévitable ; tu ne dois épouser Elisabeth qu'à l'âge de vingt-un ans, et dans trois ans Cromwell se sera déclaré : s'il se bat pour son Roi, que sa fille devienne ton épouse; s'il en est autrement, que mon sang ne se mêle point à celui d'un traître. » Wentworth égalait son père en fierté et en loyauté, il aurait préféré

plutôt mourir que de lui désobéir : il jura de suivre sa volonté.

Les outrages réitérés qu'éprouvait le Roi de la part du peuple et à cause de Strafford, prirent un caractère assez sérieux pour mettre en danger la personne royale. On faisait toujours parvenir à Strafford les nouvelles dans sa prison; il apprit avec la plus profonde douleur, que la bienveillance que le Roi lui témoignait avait forcé la Reine et ses enfans à chercher leur sûreté loin de la capitale. Strafford connaissait l'insolence de cette populace, et tout le danger de cette démarche. Il tremblait que le Roi ne les suivît; car il n'était que trop clair que, si cela lui arrivait, le Parlement ne lui permettrait plus d'y rentrer. Ainsi donc, par une démarche digne de son noble caractère, il se détermina à sauver son maître et à se sacrifier lui-même.

Avec ce calme qui ne l'avait jamais abandonné, il fit part de sa résolution à son fils et au lord Falkland. Ceux-ci l'écoutèrent avec une admiration mêlée d'horreur. « Mon père, dit Wentworth, j'ai assez souffert, je n'en puis plus... Ah, Monsieur! prenez pitié de votre fils, épargnez-le! — Je mourrai digne de toi, répondit Strafford, car je ne saurais périr pour une meilleure cause... Lord Falkland te tiendra lieu de père. Peut-être ma mort apaisera-t-elle toutes les dissensions; le sacrifice volontaire d'une vie désormais inutile servira à faire éclater mon innocence, à te rétablir dans les droits de ta naissance... Donnez-moi du papier, je veux moi-même écrire au Roi..... » Il s'assit et prit la plume. « Permettez-moi, Sire, de vous prier de ne plus demeurer, à cause de moi, dans une éternelle discorde avec votre peuple. Mon con-

sentement vous délie de votre parole royale, et vous acquitte devant Dieu plus que ne ferait tout l'univers. Je vous fais l'abandon de cette vie mortelle, en reconnaissance de vos nombreux bienfaits. »

Avec cette même fermeté inébranlable qui venait de dicter sa lettre, Strafford l'adressa au Roi. Toute la difficulté consistait à trouver quelqu'un qui se chargeât de la porter à Sa Majesté. Lord Falkland avait positivement refusé cette commission; d'un autre côté, les employés de la Tour ne pouvaient lui rendre ce service, les ordres étaient positifs à cet égard; il leur était défendu de porter aucune lettre au Monarque de la part des prisonniers. Lord Strafford aurait bien désiré épargner à son fils cette tâche pénible; mais, ne trouvant point d'autre personne qui pût ou qui voulût s'en charger, il fut

forcé d'avoir recours à lui. Le malheureux jeune homme en perdit presque la tête. Il se mit à genoux, il supplia, il pleura ; lord Strafford persista. « Épargnez-moi, ah ! épargnez-moi, Monsieur, cet horrible, ce cruel devoir... Par pitié, ne me rendez pas l'assassin de mon père !.... Non, Seigneur, non : je veux vous obéir autant que la loi de la natnre et la raison l'exigent ; je mourrai volontiers, je répandrai pour vous la dernière goutte de mon sang... Mais porter une pétition qui demande votre mort ! vous sacrifier pour le bien présumé de la justice ! Non, non... La nature se révolte, la raison rejette avec dégoût un patriotisme aussi barbare ! — Ainsi donc, mon fils me désobéira à l'article de la mort ! Faut-il que j'aille, accablé des malédictions de la multitude, porter ma tête sur un échafaud, lorsque j'ai la triste certitude que j'aurais pu

mourir plus glorieusement, si mon fils me l'eût permis. Ne croyez pas, malheureux jeune homme, que votre résistance puisse sauver mes jours; non : je serai toujours condamné, je mourrai comme un traître; le Roi sera enfin forcé de me livrer, et je perdrai la vie sans la gloire d'en faire un sacrifice volontaire à la sûreté de mon Souverain, ou de l'avoir offerte comme une offrande de paix à la nation..... Je prouverais par ma mort, que je suis le plus fidèle serviteur de mon Roi. Ah, mon fils! vous trouverai-je plus long-temps irrésolu? »

La pâleur de Wentworth se dissipe tout à coup; il se précipite aux pieds de son père : « Je vous obéirai, Monsieur, quoique mon cœur se puisse soulever en exécutant cette horrible tâche, je l'entreprendrai. Ah ! mon père à jamais immortel, que la fin de votre fils ressemble à la vôtre! Lui-même, mon

père, Wentworth lui-même est maintenant capable de demander ta mort ! »
Lord Falkland ne s'opposa plus à ce message; il espérait que le Roi rejeterait sa pétition, et qu'il conserverait à tous hasards son fidèle serviteur. Mais hélas ! le Roi lui-même n'était plus en sûreté contre les ennemis de Strafford.

Le Roi reçut la lettre des mains de Wentworth qui n'avait pas pu prononcer une seule parole; son héroïsme si vanté l'avait abandonné; la figure morne et compatissante du Monarque augmenta son agitation et sa douleur. Le Roi ne fit aucun commentaire sur la lettre, il dit seulement à Wentworth qu'il aurait bientôt de ses nouvelles, en lui ordonnant de retourner à la Tour. Sur son chemin, la populace l'assaillit des cris de Justice, Vengeance de Strafford, le soutien du pouvoir absolu. » Wentworth n'y fit que peu d'attention. « Oui,

oui, se disait-il en lui-même, mon père doit mourir, il faut qu'il meure pour prouver à ces malheureux égarés l'injustice qu'ils auront commise. » Il approchait de sa destination, lorsqu'un des chefs, s'avançant vers lui, s'écria avec une insolence marquée : « Un mot, M. Wentworth. — Coquin, répondit le fils altier de lord Strafford, osez encore me parler de la sorte, et je vous abats à mes pieds. — Oui-da, répliqua ce chef, que Wentworth reconnut pour être Claypole, expliquez-nous, Seigneur, en quels termes il faut s'adresser au fils d'un traître condamné à mort, car nous sommes de simples gens fort désireux de nous instruire. » Un violent coup de poing fermé qui fit mordre la poussière au vil assaillant, fut la seule réponse de Wentworth; il mit dans l'instant son pied sur le corps de son ennemi prosterné, et, ayant tiré son épée : « Venez donc,

s'écria-t-il à la populace d'une voix qui glaça le plus hardi d'épouvante, venez, je sais mourir, mais non pas supporter le déshonneur. » Pym vint à passer en ce moment; il ordonna à la populace de ne faire aucun mal au jeune Wentworth. « C'est au père que nous avons à faire, dit-il; toucher au fils serait un assassinat. — Moi te devoir la vie, dit Wentworth ! non, je vous donne à tous le défi; que toutes les pointes de vos épées s'enfoncent dans mon sein; je préfère tout à votre pitié insultante ! —N'y touchez pas, je vous l'ordonne, reprit Pym d'un ton de maître, il est l'ami de Cromwell, l'époux fiancé de sa fille. » A cette association de noms et de circonstances, les joues brûlantes de Wentworth se couvrirent de la pâleur de la mort; il trembla, remit son épée dans le fourreau et s'achemina lentement vers la Tour.

Les trois amis se livraient à diverses conjectures assez tristes sur la décision qu'allait prendre le Roi, lorsque la porte s'ouvrit lentement, et le Monarque lui-même parut. Strafford se précipite à ses pieds, il embrasse ses genoux. « Oh ! mon Roi, quelle grâce inattendue; je n'ai demandé que la mort, elle eût été glorieuse, mais vous m'en rendez l'amertume délicieuse, et maintenant je monterai triomphant sur l'échafaud ! —Strafford, dit le Roi, vous me jugez fort mal; je vous défendrai jusqu'à la dernière extrémité, au péril même de ma vie. Ce n'est qu'en me l'ôtant qu'on pourra attenter à la vôtre. — Gardez-vous bien, mon Prince, de tenir un pareil langage : votre vie sacrée... Que le ciel, dans sa miséricorde, préserve... Mais si les scélérats, pour se venger de la protection que vous désirez m'accorder, se portaient à ce forfait horrible,

souvenez-vous, mon Roi, que vous auriez vous-même provoqué leur attentat par votre opiniatreté. Ma vie, que j'offre volontiers, peut servir à cimenter une réconciliation entre vous et votre peuple. Dès qu'il ressentira cet heureux effet, ce peuple rendra à Strafford, mort, la justice qu'il lui refuse de son vivant. —Strafford, vous déchirez le cœur de votre infortuné maître.—Non, je veux le sauver, répondit le généreux Strafford; je veux conserver un puissant Monarque à son peuple, car ce peuple, quoiqu'il soit égaré, est cependant vertueux. Cédez-lui, Sire, dans cette circonstance. —Non, Strafford; dois-je répandre votre sang injustement? mon peuple se familiarisera avec ces attentats. Il regardera votre mort comme un exemple pour l'avenir.—Votre Majesté a protégé le duc de Buckingham, elle a offensé le peuple; au lieu de mourir avec

honneur pour le Roi, Villars a péri sous le couteau d'un assassin.—Vous voyez bien que sa mort ne m'a pas mis à l'abri de vexations nouvelles. — Non, parce que Votre Majesté l'a soutenu contre le peuple. D'ailleurs sa mort fut accidentelle, et non le résultat de votre concession. Cédez aujourd'hui; que votre serviteur fidèle ne meure pas en vain comme Buckingham. Tous les jours votre personne royale se trouve en danger ; vos enfans ont été insultés, votre épouse s'est vue forcée de quitter la capitale ; l'on persécute vos amis; Ah ! Sire, prenez pitié de votre peuple, de votre famille ; épargnez-leur les horreurs d'une guerre civile ; que Strafford meure avec honneur, tandis qu'il en est temps encore.—Vous me faites perdre la raison, s'écria le Roi en embrassant Strafford, et il quitta l'appartement. »

Le cœur de Charles, pendant cette lutte, entre la nécessité et la vertu, avait été cruellement agité. De retour au palais, il apprit que l'insolence du peuple avait tellement effrayé les nobles pour la sûreté personnelle du Roi, que les amis même de Strafford conseillaient sa mort. L'évêque de Londres, le vertueux Juxon, soutenait seul l'opinion du Roi, mais sa voix ne se fit pas entendre parmi tant d'autres; on ne voulait pas quitter le Monarque qu'il n'eût donné son consentement au supplice de Strafford, et Charles enfin, d'une main tremblante, signa le papier fatal qu'il avait baigné de ses larmes. « O cruelle nécessité! un Roi se voit contraint d'envoyer à l'échafaud le meilleur de ses sujets, le plus vertueux de ses ministres, l'homme enfin qui n'avait vécu que pour le bien de son Souverain et de sa patrie! »

Dès que Strafford eut appris sa condamnation, il se prépara avec calme à subir son arrêt. Il se refusa à la demande du Roi qui voulait le voir avant qu'il ne mourût, dans la crainte que cette entrevue n'amollît son courage et ne diminuât sa résignation. « Je me souviens, dit-il à l'envoyé, du rôle que je vais remplir ; pour notre gloire à tous deux, il faut qu'il soit bien exécuté. »

Il déploya sur l'échafaud la même grandeur d'ame que dans le cours de sa vie. Wentworth et lord Falkland l'accompagnèrent dans cette dernière scène de son existence. « Je ne crains nullement la mort, dit-il ; je ne suis pas effrayé de ses terreurs, et je pose en ce moment ma tête sur l'échafaud aussi tranquillement que sur un oreiller. » Se tournant alors vers son fils : « Wentworth, noubliez pas ma prière, quant à Cromwell et à sa fille ; servez votre Roi ; comme

votre père, mourez, s'il le faut, pour sa défense. »

Il posa sa tête sur l'instrument fatal et son fils s'évanouit dans les bras de Falkland.

CHAPITRE XIII.

La mort du comte de Strafford n'assura pas au Roi cette paix pour laquelle ce vertueux Ministre avait fait le sacrifice de sa vie. D'anciens griefs devinrent bientôt de nouvelles causes de discussions. On insinuait, d'un côté, que la patrie était en danger; de l'autre, on portait des plaintes contre l'Église. Quelques misérables parurent sur le théâtre politique du royaume pour y jouer le rôle de réformateurs et de moralistes; leur système, pour se faire des partisans, était d'inspirer à la nation une sombre méfiance. C'est en vain que les zélés défenseurs de la cause royale opposaient du courage et de l'audace à

ces enthousiastes. Ils devinrent formidables. L'art de réciter des proverbes, de chanter des pseaumes, de faire des prières et des armes devint à l'ordre du jour. Les cheveux courts, les habits simples, les visages hypocrites se répandirent en un moment sur toute la surface du royaume : la nation même ne se composait plus que de têtes rondes (1). En peu de temps, j'adoptai la mode dominante; je devins tout à coup inspiré; je feignis d'avoir mes visions particulières, mes pressentimens secrets. Mon éloquence, toujours forte et ardente, m'était alors d'une grande utilité; depuis même, au moyen d'une dévotion très-scrupuleusement affectée, j'étais devenu l'individu le plus popu-

(1) Ainsi nommés, parce qu'ils avaient les cheveux très-courts, et coupés comme le parti qu'on a nommé en France *Jacobins*.

laire de mon parti. J'avais été jadis l'instrument des Hampden et des Pym; mais depuis la chute de Strafford et ma métamorphose en tête ronde, je me trouvais leur égal. Je m'en aperçus, et ne perdis pas un moment pour augmenter, par les mêmes moyens que j'avais mis en usage, mon importance et ma popularité; j'attachai à mon service tous les hommes dont l'autorité était considérable et le jugement faible.

La révolte de l'Irlande ne fit qu'accroître la haine du peuple contre Charles. Les comtes de Manchester, d'Essex et de Northumberland se rangèrent du côté du parti dominant; ils abandonnèrent leurs amis et le Roi. Le corps de la noblesse se montra néanmoins toujours le soutien du trône, et fut, en conséquence, exposé à des difficultés sans nombre, tandis que les vexations qu'on fit éprouver à la famille royale la forcèrent de

quitter pour la seconde fois Londres, et de se réfugier dans Hampton-Court. Ces insultes et ces provocations continuelles dessillèrent enfin les yeux du Roi; il commença pour la première fois à se méfier de sa trop grande bonté et de la faiblesse de son caractère; il reconnut qu'avec moins de patience et de douceur il se serait fait mieux obéir et plus respecter; il résolut avec le conseil de ses amis d'adopter des mesures qu'il aurait fallu prendre lors du vivant de Strafford. Mais, hélas! il était trop tard, et ce qui naguères eût sauvé le Roi, ne pouvait plus aujourd'hui que hâter sa ruine.

Charles s'aperçut bien que le peuple n'était pas lui-même unanimement indisposé contre lui; mais ce peuple était mené par certains membres de l'opposition des Communes; il se décida donc à couper le mal dans sa racine, en ac-

cusant de haute trahison cinq d'entre les chefs les plus populaires, savoir : lord Kimbolton, Hollis, sir Arthur Hazlerig, Hampden, Pym et Sroode. Cette accusation fut représentée comme une persécution atroce. Ces factieux acquirent aux yeux du peuple un prix inestimable, il les regarda comme des martyrs de sa propre cause.

Toutes les accusations, quoique parfaitement fondées, furent rejetées avec mépris par les Chambres. L'on décréta que les gens qui avaient porté Sa Majesté à faire une pareille démarche étaient des traîtres à la patrie. La Chambre témoignait donc l'intention bien prononcée de protéger ses chefs.

Irrité de cet excès d'insolence, le Roi voulut se rendre lui-même à la Chambre des Communes pour arrêter les membres qu'il avait signalés. Mais ceux-ci, instruits de sa détermination,

se retirèrent tous, avant que le Roi n'entrât, dans différentes maisons situées près du Parlement, pour éviter de le rencontrer, et pour l'épier en même temps. Je n'avais pas quitté mon siége, comme les autres membres; je me trouvais presque seul; je désirais devenir témoin de la conduite du Monarque dans une circonstance aussi étrange. Je ne craignais pas de succomber à la violence de mes émotions; car depuis que j'avais fait verser le sang du lord Strafford, j'avais perdu tout sentiment, toute espèce de remords; mon cœur endurci se plaisait aux cruautés. Le Roi entra dans la Chambre des Communes. Il serait impossible de peindre sa consternation et sa douleur en voyant les siéges vides : il pâlit, ses lèvres se glacèrent et quelques larmes coulèrent de ses yeux; sa mortification fut visible. Cependant, m'apercevant

assis non loin de lui, il me demande qui j'étais. « L'un des sujets fidèles de Votre Majesté, répondis-je d'un ton d'inspiré; je cherche le Seigneur; qu'il daigne apprendre à Votre Majesté ce qui est juste! — Vous feriez bien mieux, mon brave ami, répondit Charles, de chercher d'abord le Roi. Si vous ne remplissez pas vos devoirs envers son oint, comment voulez-vous que Dieu vous soit favorable? — S'il fallait en juger par l'évènement, répondis-je, il paraîtrait véritablement que le Seigneur n'est pas du côté du Roi; il déclare sa volonté par la voix de son parlement, que Votre Majesté refuse d'écouter. — Ah! dit le Roi, vous êtes une tête ronde, et je n'ai rien à recevoir de vous que des insultes. » Il s'approcha de moi, et posa sa main sur la mienne: « Ecoutez-moi, mon bon ami, et jugez-moi sans partialité. »

En disant ces mots, il leva ses regards sur les miens ; mais, se rappelant de suite mes traits, il retira soudain sa main, en disant tout bas : « Faut-il que je rencontre toujours cet œil sombre et perçant ? le faut-il ? » .... Et s'étant reculé de quelques pas, il demeura dans l'attitude de l'étonnement. Je ne savais comment rompre le silence. Le Roi ne m'avait point parlé depuis l'espace de dix-sept ans, et c'était au sujet des libelles contre la Reine. Je ne l'avais vu depuis que très-rarement ; j'étais donc aussi frappé des changemens que je remarquais dans sa physionomie qu'il pouvait l'être de l'altération de mes traits.

« Olivier, dit-il enfin, il fut un temps.... » Il s'arrêta, sa voix tremblait, il paraissait réprimer son émotion. L'idée soudaine me vint donc qu'il ne me serait peut-être pas difficile

de regagner les bonnes grâces du Roi, en lui inspirant quelque confiance en mon intégrité; je pouvais par là rendre de grands services aux communes et leur donner en même temps une haute opinion de mes talens. Le difficile était de faire paraître ma conduite très-méritoire aux yeux du Roi. « Oui, Sire, repris-je, il fut un temps où votre Majesté n'aurait pas reculé devant Olivier Cromwell, aujourd'hui si détesté; il fut un temps où mon maître... «Ici je m'arrêtai en feignant une forte émotion; mais bientôt je poursuivis de la sorte : « O mon cher maître! mon gracieux maître! combien le malheureux Olivier regrette les entraves dont il s'est trouvé enveloppé malgré lui! Il est maintenant trop tard pour qu'il puisse revenir sur ses pas; mais, Sire, ajoutai-je en me jetant à ses pieds, daignez m'apprendre de quelle manière je puis, avec mon parti,

me rendre utile à votre Majesté. Oubliez ce ton de tête ronde que je fus forcé de prendre, en m'adressant d'abord à vous, et lisez dans le cœur de Cromwell. » Je terminai mon discours en versant un torrent de larmes (1). L'ame du prince généreux s'adoucit par l'appel que j'avais fait à notre première amitié, il me fit relever en m'assurant de sa confiance. « Je vous dirai dans la suite comment vous pourrez m'être utile, dit-il, sans trahir la confiance de votre parti. » Tandis qu'il parlait, je détachai de mon doigt la bague qu'il m'avoit donnée à Hinchinbroock, et je la lui représentai. « Sire, depuis que je me suis vu séparé de vous, cette bague n'a cessé de faire toute ma consolation. Je me souviens de la promesse que vous m'avez faite,

---

(1) Cromwell, dit Hume, avait le talent de répandre des larmes à volonté.

et j'ai toujours espéré en silence qu'un jour viendrait où je pourrais servir votre Majesté. Je ne vois, Sire, que trop de raisons de vous assurer un sujet dévoué dans cette Chambre, d'après l'insolence toujours croissante des communes. — Je suis du même avis, répondit le Roi, mais éloignez-vous : vous retrouver fidèle est pour mon cœur la plus douce satisfaction que j'aye encore goûtée depuis la mort de Strafford. » Je pris congé du Roi en affectant une profonde émotion, et me retirai de la Chambre des Communes. A peine étais-je sorti que quelques membres se présentèrent à la porte. Voyant que le Roi était encore dans la Chambre, ils firent retentir la salle des cris de *Privilége, Privilége.* Charles voulut parler, mais sa voix fut étouffée par le bruit et les acclamations de la multitude ; il se retira dans son palais après avoir éprouvé le traitement le

plus indigne de la part du maire et des citoyens. Il venait d'acquérir la cruelle conviction qu'il n'avait pas plus à espérer du côté du peuple que des Communes; il eut, pendant sa route même, une preuve bien plus pénible encore du peu de respect de la populace pour sa personne; on l'insulta tandis qu'il passait dans les rues; on faisait retentir à ses oreilles des cris sans cesse répétés de *Privilége du Parlement*.

Las enfin de tant d'outrages, le Roi se retira à Windsor; c'est alors que les Communes lui firent des propositions, mais assez ridicules pour qu'elles fussent sûres d'avance qu'il ne les accepterait pas : la Chambre demanda en quelque sorte une autorité absolue pour le parlement, c'est-à-dire, en d'autres termes, l'abolition totale du gouvernement monarchique avec la ruine des royalistes. « Si, dit Charles dans sa réponse ingé-

nieuse, je vous accorde ce que vous demandez, l'on pourra bien me servir tête découverte, me baiser la main, me conférer toujours le titre de Majesté, conserver même dans les deux Chambres la formule consacrée; l'on pourra, dis-je, porter devant moi l'épée et les autres attributs de la royauté, il me sera permis enfin de m'amuser même à contempler l'éclat de mon sceptre et de ma couronne... mais que serais-je au fond, sans force, sans puissance, un vain simulacre de Roi. »

Ce refus de Charles devint le signal des guerres et de la révolte. Le parlement prit soudain une attitude menaçante; d'un autre côté, le Roi fit flotter son étendard à Nottingham. Les deux partis s'apprêtaient à obtenir par la force des armes ce que n'avaient pu gagner des traités.

CHAPITRE XIV.

Depuis l'époque de la mort du lord Strafford, Wentworth aima toujours avec la même ardeur son Elisabeth; et j'en fus charmé, tant par rapport à l'affection que je sentais pour ce jeune noble, que par des motifs d'ambition : car le Roi lui avait rendu ses biens et ses titres. Il avait cependant bien moins recherché ma société depuis la mort de son père, et il s'était plus étroitement lié avec lord Falkland. Je n'en fus pas étonné, leurs caractères sympathisaient ensemble; mais j'aimais Wentworth comme mon fils, et je ne pouvais m'empêcher d'éprouver quelque chagrin de ce changement. Je fus cependant char-

mé de recevoir de la part du lord Falkland et de Wentworth plus de preuves d'affection que je n'en espérais, après que le Roi les eut informés de notre rencontre dans la Chambre des Communes. Wentworth surtout fut très-touché; il embrassa mes genoux avec un plaisir extravagant, que je ne pus alors concevoir. « J'avais raison, dit-il d'un air triomphant, j'avais raison, Falkland! mon père se montrera encore le meilleur et le plus fidèle ami du Roi; j'aurai mon Elisabeth, et je trouverai dans Cromwell un autre pere. » Le sourire mélancolique du lord Falkland m'annonça plus de satisfaction que je n'en avais encore aperçu depuis la mort de Strafford. Il était en vérité, depuis quelque temps, bien changé : lui, le plus gai et le plus spirituel personnage de la Cour, était devenu triste et abattu; il négligeait sa personne, et semblait ne

supporter l'existence que par amour pour le Roi son maître, dont il était le fidèle serviteur. Les troubles publics avaient produit ce changement en lui; la détresse du Roi et de la patrie avaient fait couler des larmes de ses yeux, arraché des soupirs d'angoisse de son cœur valeureux. Il était l'ami constant et le sage conseiller de Wentworth, qui demeurait toujours avec lui; et il s'était souvent montré, par les attentions les plus délicates, disposé à cultiver la connaissance et l'amitié de ma douce Elisabeth. Il y réussit parfaitement, car elle transporta sur l'ami chéri de Wentworth l'affection qu'elle avait sentie pour son père assassiné. Je causai un plaisir infini à ces amis, que je continuai d'amuser par des opinions qui avaient quelque rapport à la sûreté du Roi. Je voyais qu'ils comptaient absolument sur mon secours, dans le cas où une guerre écla-

terait; et je jugeai qu'il m'importait, pour le moment, de les entretenir dans cette erreur : car je m'attendais avec assez de certitude à pouvoir, avant cette époque, joindre le crédit de Wentworth au mien, en lui faisant épouser ma fille. Je savais qu'il n'existait aucune autre puissance capable de le faire renoncer à sa loyauté, que les charmes d'Elisabeth. Son abandon de la cause royale devait être d'un grand poids pour mes projets d'élévation à la dignité de chef d'une nouvelle république. Mais la déclaration de guerre que fit le parti du Roi vint déranger absolument toutes mes combinaisons; elle arriva sans que je m'y fusse préparé. Wentworth avait atteint, il est vrai, sa vingtième année; je savais qu'il aimait trop Elisabeth pour différer son mariage; mais encore était-il possible qu'il attendît quelque temps pour lever un régiment, et, avant que

cela se pût faire, il m'aurait fallu paraître sous les armes, et voler à la défense du Parlement. Je n'avais donc pas d'autre ressource que de m'assurer promptement de Wentworth, avant qu'il eût le temps de se rendre auprès du Roi; je priai par conséquent Elisabeth, avec beaucoup de tendresse, de gagner sur Wentworth de devenir son époux avant qu'il joignît l'armée, de crainte que les hasards de la guerre ne la privassent pour toujours de ce titre. Je n'aperçus rien dans le sourire d'assentiment d'Elizabeth, qui m'assurât de son obéissance, et je tâchai de me contenter. Je questionnai ensuite Wentworth sur son intention de lever un régiment sur ses propres terres; je m'informai s'il était résolu de se mettre à sa tête. Il me répondit qu'il n'attendait, pour se décider, que la déclaration de mes sentimens. « Je m'étais déterminé, dit-il, si

vous ne trompiez pas mes esperances en vous joignant aux ennemis du Roi, de lever autant d'hommes qu'il me serait possible, de vous en donner le commandement, mon père, et de servir sous vos ordres comme volontaire dans ce régiment. Si cependant vous eussiez préféré de vous mettre à la tête des Puritains, je l'aurais offert à Falkland pour le réunir au sien. » Quoique fort étonné de la générosité et de la sagesse de Wentworth, dont l'âge n'était guère celui d'un commandant, je ne témoignai pas d'autre sujet de surprise que de ce qu'il avait douté que je servirais le Roi. Je vis de suite tous les avantages qui devaient résulter pour moi d'être capitaine de son régiment. D'un côté, je devenais, par l'importance et l'éclat de mes liaisons, officier à la tête d'une belle compagnie tout à fait indépendante du Parlement et du parti du Roi; de l'autre,

j'avais, par ce moyen, à ma première volonté, l'occasion de rendre un service signalé à mes amis, en désertant avec mes troupes; ce que j'étais bien décidé à faire sitôt que Wentworth serait devenu l'époux d'Elisabeth. Je ne doutai point que cet évènement n'eût lieu très-promptement, car je voyais que ma fille cherchait souvent l'occasion de se trouver seule avec son amant. Après avoir accepté son offre, je lui fis part du désir qne j'avais de voir son mariage célébré; mais je fus étonné de l'entendre me déclarer, qu'il allait d'abord, comme présent de noces, lever pour moi son régiment, et qu'ensuite il deviendrait époux fortuné : après quelques réflexions, je trouvai prudent de ne faire aucune objection à son plan, parce que, dans tous les cas, j'étais assuré de ses hommes. Au bout de trois semaines, il revint avec sa troupe, qui était fort

belle, et, m'ayant présenté comme son capitaine, il lui ordonna de m'obéir à l'avenir en toutes choses. J'envoyai presque immédiatement ma petite troupe joindre secrètement un détachement de l'armée du Parlement, près de Warwick.

Un jour, que je méditais profondément sur le rôle que j'avais à jouer, j'observai Elisabeth qui se promenait, dans le jardin, d'un air agité, comme si elle eût attendu Wentworth. Je dis à Claypole de la suivre. Après quelques minutes, il revint pour me dire qu'elle avait trouvé Wentworth dans une partie retirée du jardin, où ils étaient entrés ensemble. Je résolus de me rendre témoin secret de leur conversation, car j'étais certain qu'ils allaient arranger les préparatifs de leur prochain mariage, et je voulais pénétrer le motif de cette espèce d'hésitation que je remarquais

de la part de Wentworth. « Soyez rassurée, ma bien-aimée, lui entendis-je dire, il n'existe plus maintenant aucun obstacle qui s'oppose à notre bonheur; dans quelques jours vous serez à moi. Je souhaite que notre mariage ait lieu avant que nous joignions l'armée royale: je n'aurai plus, par ce moyen, rien à craindre des manœuvres de M. Claypole. — Ah! plût au ciel que je n'eusse pas d'autre sujet de crainte, répondit Elisabeth : avant que nous joignions l'armée, dites-vous? Ah! mon cher Wentworth! — Que voulez-vous dire, Elisabeth? votre observation m'inquiète : nous joignions l'armée!... votre excellent père et moi-même... — Oui, voilà ce que j'ai dit, Wentworth! s'écria Elisabeth, d'un ton de voix solennel, et en cachant son émotion, répondez franchement à une seule question. — Oui, ma chère, je le veux; mais hâtez-

vous, car vous me faites trembler. — Si mon père avait refusé de se battre pour le Roi; si, dans ce moment même, il intriguait pour le Parlement en vous trompant; enfin, si vous en pouviez être convaincu, comment agiriez-vous avec moi?..... — Elisabeth, répondit Wentworth, je connais l'honneur et l'intégrité de votre père; il a d'ailleurs accepté mon régiment; cette raison suffit seule pour l'empêcher de se joindre au Parlement : comment se justifierait-il à ses yeux d'avoir accepté un brevet royal? Mais puisqu'il est ainsi, connaissant votre ame grande et loyale, je vous découvrirai un secret qui m'oppresse le cœur; Cromwell me dispense de l'y tenir renfermé plus long-temps : mon père, dans ses derniers momens, déclara qu'il avait été trahi, il ne sut par qui; ses soupçons, quoique injustement, tombèrent sur Cromwell, et l'abandon de

ce dernier, pendant son jugement, le confirma dans cette opinion. Toutefois, je suis convaincu que cet abandon fut nécessaire pour sa propre sûreté, et que c'était peut-être le seul moyen pour lui d'éviter de partager son malheureux sort. Cependant mon père est mort dans cette croyance ; il m'a fait, en conséquence, prêter le serment solennel de ne pas devenir votre époux, si la guerre venait à éclater, avant que j'eusse atteint l'âge de vingt ans, sans être certain du parti que Cromwell embrasserait. Il m'a ordonné, dans le cas où il oserait devenir rebelle à son Roi, de ne jamais mêler mon sang avec le sien, dût même mon obéissance me coûter la vie, et... » Juste ciel ! quel spectacle ! la malheureuse Elisabeth, mon enfant, éperdue, se trouvant de plus en plus affaiblie par la révolution qu'elle éprouve, tombe enfin sans connaissance aux pieds de

Wentworth. Il la retient dans ses bras; tandis que moi, ne pouvant voler au secours de ma fille, ni perdre le souvenir de cet entretien terrible, je reste frappé d'angoisse dans ma retraite.

Les tendres soins de Wentworth rappelèrent bientôt Elisabeth à la vie. « Ne m'abusez pas, je vous en supplie, s'écria Wentworth : pourquoi cet évanouissement?... Vous me cachez quelque secret affreux? Dites-moi, dites-moi tout. — Oui, je vous le promets au nom du ciel, en la bonté duquel j'espère, je vous dirai tout. J'ai éprouvé un combat terrible au fond de mon cœur; mais ma raison vient de triompher : il vaut mieux sans doute vous perdre, et posséder toujours votre amour, votre estime, rester innocente, que d'aider à vous tromper; renoncer aux nœuds les plus sacrés, que mériter votre mépris. O Wentworth! mon noble, mon cher, mon généreux

amant! cette heure nous sépare pour toujours! Vous accomplirez votre vœu terrible, et Elisabeth remplira son devoir. Elle sera malheureuse... — Que voulez-vous dire? — Wentworth, on vous trompe : les instances continuelles de mon père pour hâter notre mariage éveillèrent mes soupçons, l'observation les a confirmés; on vous trahit. — Qui? — Ah! faut-il le dire? Votre régiment s'est joint déjà à l'armée puritaine; et, quoique votre personne soit en sûreté, votre honneur... — Est perdu! mes soldats sont des traîtres! » s'écria Wentworth. Son air devint féroce : il saisit de sa main son épée, et allait se précipiter hors du bosquet... « Je lui arracherai le cœur, le monstre! Il m'a déshonoré éternellement! — Ah! calmez-vous! s'écria Elisabeth éperdue; c'est mon père! O Wentworth! le sacrifice terrible que je fais ne mérite-t-il rien de

votre affection? Votre honneur ne restera pas long-temps terni : rendez-vous promptement au camp, racontez votre histoire aux pieds de votre maître; votre épée prouvera la vérité de vos discours. Charles, d'ailleurs, connaît votre cœur généreux, il ne pourra douter de votre loyauté. Hâtez-vous de joindre le lord Falkland; cherchez le Roi; vous pourrez dans ces scènes de tumulte oublier Elisabeth. » Pendant les premiers mouvemens de son indignation, il n'avait songé qu'au tort que je lui avais fait; mais lorsque son courroux fut calmé, que toutes les suites de cette découverte fatale se présentèrent en foule à son esprit, il fut hors de lui, à la seule pensée de perdre Elisabeth; il mêla ses larmes aux siennes, et, sans pouvoir prononcer une parole, il la tint enlacée dans ses bras. Je voyais cette scène en souffrant presque autant qu'eux. J'ai-

mais Wentworth, j'adorais presque ma fille; j'avais espéré que l'amour aurait subjugué dans un cœur si jeune tout autre sentiment; mais je m'étais trompé; je n'avais pas apprécié son caractère magnanime, et je voyais avec horreur que j'avais, par mon infernale trahison, immolé le fils et le père sur le même autel. Je fus tiré de ces réflexions par des larmes brûlantes qui tombaient sur ma main; mon émotion était forte, indomptable, amère comme le calice de la mort. Mais, quoique subjugué par une scène qui éveillait dans mon ame des remords que je n'avais ressentis depuis bien des années, je n'avais pas encore le courage de rendre la paix à deux êtres qui m'étaient plus chers que ma propre existence, et qui n'avaient en ce moment d'autre ennemi que mon ambition. Lorsque cette pensée se présenta avec force à mon esprit, je voyais,

d'un côté, le sourire angélique de ma fille; de l'autre, la mâle reconnaissance de Wentworth. Mais ces idées furent chassées par la perspective du service que j'allais rendre à mon parti, des honneurs que j'allais recevoir, de cette supériorité que j'obtiendrais sur la république entière. Craignant néanmoins autant le fier courroux de Wentworth que l'aspect de la douleur de ma fille, je résolus, sitôt que je pourrais m'échapper sans être aperçu, de ma retraite, de monter à cheval et de me rendre sur-le-champ au camp, pour ne laisser jamais soupçonner, soit à Wentworth, soit à Elisabeth, que j'eusse entendu leur conversation. J'espérais que le temps et l'affection les uniraient un jour, et je résolus en même temps d'épargner leurs sentimens. Soudain la voix d'Elisabeth presse le départ de Wentworth. « Il faut nous séparer, mon ami, dit-

elle; nous ne faisons qu'accroître l'amertume de notre séparation. Je ne pourrai jamais devenir ton épouse; mais, tant que tu resteras fidèle à tes vœux, nul autre mortel ne me donnera ce titre. Je serai ton amie la plus chère, la plus fidèle; tu seras aussi mon ami. Toujours courageux, cher Wentworth, tes peines ne te feront pas oublier ton devoir; souviens-toi que ton devoir, ton honneur ont seuls exigé de ma part ce pénible sacrifice. Si je mérite quelque reconnaissance de ta part, ô Wentworth! (sa fille peut le demander sans rougir) épargne au moins mon père! Tu vas combattre contre lui; peut-être, dans la chaleur du combat, son sein se trouvera-t-il devant ton épée : c'est alors, oui, c'est alors qu'il faut te souvenir d'Elisabeth. — Je vous le promets, ma bien-aimée, je vous le jure; et si d'autres épées que la mienne menacent les jours

de votre père, je ne resterai pas spectateur indifférent, mon cœur sera son bouclier. — Que le ciel te protége donc, Wentworth! Et maintenant si, en défendant le Roi, tu veux porter sur ta cotte de mailles l'écharpe d'Elisabeth, ton bras n'en sera que plus terrible, ton courage en doublera. Et ceci... » continua-t-elle en lui attachant autour du col un ruban auquel était suspendue une de ses belles boucles de cheveux..... « Je le porterai jusqu'à ce qu'il soit baigné dans le plus pur de mon sang, interrompit Wentworth : lors donc que ces cheveux frapperont votre vue, soyez assurée que celui qui les possédait n'existe plus, puisque, jouissant de la vie, il ne les aurait jamais abandonnés. »

La séparation fut terrible; mais la fille magnanime de Cromwell n'oublia ni sa dignité ni son courage : elle inspira de la résolution à son amant, et s'arracha

de ses bras, en lui disant de se montrer digne du sacrifice qu'elle venait de faire pour lui. Il demeura immobile et anéanti, jusqu'à ce qu'Elisabeth, en l'appelant son chevalier, eut enfin réveillé son énergie naturelle. Il étendit les bras, fit des derniers vœux pour son bonheur, et se précipita hors du bosquet. Le plaisir que j'avais éprouvé de voir que ma fille n'avait point parlé de ma trahison au lord Strafford, fut cependant diminué par ce que je lui voyais souffrir : car, se croyant alors sans témoins, elle s'abandonna à un désespoir si effrayant, que je tremblai pour sa vie... Mais soudain le sourire se peint sur sa figure; elle lève les mains au ciel, et ses joues paraissent de nouveau enflammées : « Oui, Wentworth! s'écria-t-elle, je me suis montrée vraiment digne de toi; puisses-tu ne point l'oublior! » Elle quitte à ces mots le bosquet, tandis

que, de mon côté, maudissant l'univers et moi tout le premier, je sors de ma retraite de manière à n'être point aperçu.

CHAPITRE XV.

Lors de mon arrivée dans le camp des chefs parlementaires, je fus reçu avec les démonstrations de joie les plus vives, comme s'ils eussent véritablement voulu détourner les honnêtes gens du projet de se joindre à eux par les éloges qu'ils prodiguaient aux coquins. En considération des services signalés que je leur avais rendus, il fut décidé qu'après le combat qu'ils étaient déterminés à livrer à l'armée royale, je serais élevé au rang de colonel, et qu'en même temps, je commanderais le régiment de Wentworth dans l'affaire prochaine. Je voyais avec beaucoup de satisfaction que le comte d'Essex était général en

chef de l'armée, et mon ami Fairfax son lieutenant - général. Je m'en réjouis même beaucoup, ne doutant pas que je ne dusse avancer aussi rapidement dans l'armée que je l'avais fait dans l'état, sous des chefs qui m'estimaient tant, qui m'avaient si souvent témoigné leur empressement à me rendre des services. Hampden et Pym se trouvaient tous deux au camp. Le premier y fut amené par raison; le second par des motifs d'ambition et par sa haine pour la royauté ainsi que pour les nobles qui composaient le camp de Charles.

Sur ces entrefaites, Wentworth avait quitté Londres et joint les troupes de Falkland, qui fut frappé d'étonnement en voyant si peu de monde à sa suite : « Hélas! s'écria-t-il, je suis un malheureux, je suis déshonoré, je ne peux amener personne au secours de mon Roi; Cromwell vient de me trahir; il a séduit

mes soldats pour les faire marcher avec le parlement. » Falkland ne se dissimula pas les funestes conséquences qui devaient résulter pour Wentworth de cette défection; mais, pesant aussi la justice de la demande du lord Strafford, et voyant la profonde affliction du jeune amant, il ne se permit aucune réflexion sur ce fâcheux évènement, il ne parla pas même d'Elisabeth.

Ils se rendirent au camp de Charles, dont le quartier-général venait d'être porté à *Keinton-Hill* plutôt qu'il ne s'y attendait; Falkland et son ami furent aussitôt admis en présence du Roi. Wentworth, encouragé par l'accueil obligeant que daigna lui faire son maître, se jeta aux pieds du Monarque et lui raconta le sujet de sa douleur. « Je n'ai plus rien maintenant à offrir à Votre Majesté, dit-il, que cette épée. — Et cette épée, reprit le Roi, entre les mains du fils de

Strafford vaut seule dix régimens; consolez-vous, jeune homme; Charles s'intéresse bien d'avantage à vos chagrins depuis qu'il a su le généreux sacrifice que vous lui avez fait d'Elisabeth; ne soyez donc pas plus long-temps affligé de la perte de vos troupes, je me trouve satisfait de l'offre de votre bras et de votre cœur. Je ne m'étonne point que Cromwell vous ait trompé, je suis son ami depuis plusieurs années (ici ses yeux se remplirent de larmes), et cependant il m'a bien trompé. Allez, brave jeune homme, vous êtes dès ce moment mon chevalier; votre poste sera près de ma personne, vous défendrez ma vie. —Ah! répondit Wentworth en soupirant, veuille le ciel que je perde la vie en conservant la vôtre! et il quitta la tente royale, le cœur pénétré de reconnaissauce. Il ne souhaitait pas de vivre long-temps, mais de fournir une

carrière brillante ; il désirait ardemment l'heure du combat et du danger. Ses vœux furent bientôt exaucés. Lord Lindsay, lieutenant-général de l'armée du Roi, conseilla à Sa Majesté de livrer bataille. Nous étions prêts à le recevoir ; l'on se chargea de part et d'autre avec une impétuosité extraordinaire. J'avais pris la résolution de ne me revêtir que d'une simple cotte de mailles, de ne point attacher de plumes à mon casque pour éviter d'être reconnu de Wentworth que je craignais de rencontrer. Je ne me mis donc point à la tête de mon régiment ; j'en confiai le commandement au fidèle Fortescut, mon lieutenant, nommé par Wentworth, que le lord Essex fit placer auprès de la cavalerie à l'aile gauche. J'avais une autre raison pour prendre ce déguisement, j'espérais que mon épée atteindrait le Roi, non pour le blesser (car je n'avais point en-

core la hardiesse de former un pareil vœu), mais pour le faire prisonnier; ce haut fait m'aurait couvert de gloire. Dans cette intention, je résolus de ne pas me borner à quelque quartier particulier de l'armée, mais de chercher partout Sa Majesté. Je remarquai bientôt que le Monarque n'était point avec sa cavalerie, comme je m'y serais attendu; cette cavalerie était commandée par le prince Rupert. Le Roi n'était pas non plus avec le lord Lindsay; je l'aperçus bientôt à quelque distance, au milieu de sa brillante troupe de gardes, commandée par le lord Bernard Stuart. Cependant sa sollicitude s'étendait sur toute son armée, il volait partout où il jugeait sa présence nécessaire, mais, à mon grand regret, toujours suivi de Wentworth, qui ne le quittait pas plus que son ombre; il eût été facile de reconnaître ce jeune guerrier à ses armes bril-

ſantes, à son panache blanc comme la neige, lors même qu'il n'eût point porté l'écharpe couleur de rose d'Elisabeth. Son courage audacieux se fit partout remarquer : il immola de sa main un grand nombre de ceux qui voulaient empêcher le Roi de se joindre au Prince Rupert. Ce général, qui se trouvait devant notre aile gauche, se battait comme le digne neveu du Roi Charles. Le choc fut terrible, j'en fus étonné; mais ma surprise fit bientôt place à la plus vive indignation, lorsque je vis le désordre et la terreur se mêler dans nos rangs. Je me précipitai en avant, prompt comme l'éclair, en criant à ma troupe de me suivre et de se battre en gens de cœur. Wentworth fut frappé de mon mouvement; il voyait un soldat sans grade qui encourageait des officiers; me suivant de l'œil, il reconnut ses propres soldats; il s'élance aussitôt vers eux :

« Mes frères, mes amis, s'écria-t-il, voilà Wentworth, votre chef, que vous avez abandonné, voulez-vous lever vos sabres contre moi? Fortescut, ajouta-t-il à son lieutenant, je sais tout ce qui s'est passé; si l'on vous a trahi sans votre consentement, suivez-moi, autrement dirigez vos fusils sur ma poitrine. » Il n'en dit pas davantage; ma troupe balançait, car il venait de lui promettre indirectement son pardon; je m'avançai donc pour prévenir les résultats de cette fâcheuse harangue, quand Wentworth fondit sur moi et d'un seul coup me renversa. J'eus, en me relevant la mortification de voir toute ma troupe défiler vers la droite en suivant son chef légitime, qui la présenta de suite au Roi. « Voyez, Sire, dit-il, ces serviteurs fidèles qu'on vous avait enlevés par la séduction, ils viennent d'abandonner le traître qui les commandait — Je serai moi-

même leur chef, dit Charles; car ils garderont dès aujourd'hui ma personne; suivez-moi, mes amis, je vous remercierai de votre amour lorsque nous aurons remporté la victoire.» Ces braves gens le suivirent effectivement, et leur bravoure fut si impétueuse, que l'aile gauche de notre armée fut rompue, mise en déroute, et enfin poursuivie jusqu'à la distance de deux milles par sir John Biron et les troupes qu'il commandait. Couvert de sang et de poussière, je volai à la rencontre de sir Williams Balfour, qui venait à notre secours; je parvins bientôt à le joindre, m'étant emparé d'un excellent cheval que je faisais voler à toute bride. Ne songeant qu'à nous poursuivre, l'ennemi avait divisé ses forces; son infanterie n'étant plus soutenue par la cavalerie, nous en fîmes un carnage horrible. Faut-il le dire? je nageais dans le sang, lorsque

le Prince Rupert revint à la charge et nous attaqua de nouveau; ses soldats, accablés de fatigue, avaient à peine la force d'obéir à ses ordres. J'aperçus Wentworth et le Roi lui-même, suivis de troupes fraîches; ils nous provoquaient à haute voix; je fondis sur eux comme un torrent. Nous emportâmes tout devant nous; le lord Lindsay et son fils furent renversés, le père mortellement blessé; mais j'entendis de nouveau la voix de Wentworth, et je le remarquai avec sa troupe à quelque distance du Roi. Ce dernier était alors fort peu entouré et dans une mauvaise position. Voilà l'occasion que je cherchais depuis si long-temps. Je dirigeai un coup de hache sur la tête du Roi; Charles l'esquiva, mais son porte-enseigne en fut abattu à ses côtés. Dans ce moment Wentworth revint avec ses troupes qui environnèrent aussitôt le Monarque.

Tandis qu'ils étaient encore stupéfaits du péril auquel leur maître venait d'être exposé, j'emportais l'étendard royal en triomphe sans avoir été aperçu d'aucun de ses défenseurs. « Retirez-vous du champ de bataille, mon cher Souverain, dit Wentworth, nous craignons trop pour la sûreté de votre personne sacrée, et cette cruelle sollicitude enchaîne les bras de vos soldats.—Non, reprit le brave Monarque, ma fuite les enchaînerait bien davantage; je ne veux quitter que le dernier de tous cette scène de gloire; voilà sir Edouard Verney étendu mort à mes pieds;... mon étendard est pris; allons, ressaisissons-le, ou nous sommes déshonorés. » Je portais alors en triomphe le fatal étendard, et criais de toutes mes forces pour encourager nos soldats, lorsque je fus soudain attaqué par Smith, aide-de-camp du Roi et par Wentworth : mes troupes

accoururent à mon secours; cependant je me défendais avec le courage du désespoir, dirigeant tous mes coups sur Smith, car je ne voulais pas répandre le sang de Wentworth. Me trouvant enfin accablé, je fus forcé d'abandonner l'étendard, et j'aurais succombé sous leurs efforts réunis, si la générosité de Wentworth ne m'eût conservé la vie. « C'est un brave homme, s'écria-t-il, quel qu'il soit, ne le tuons pas. » Alors, se retournant vers moi : « Combattez pour votre Roi, et alors je pourrai vous aimer. »... En disant ces mots, il dirigea son coursier vers sa troupe, me laissant accablé de remords, de douleur, d'admiration et de honte.

Le Roi resta sur le champ de bataille, jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit et l'épuisement des deux armées, eussent mit fin à un combat terrible qui aurait duré sans interruption jusqu'au lende-

main, si le Roi avait suivi les conseils du noble Falkland, qui s'était distingué d'une manière très-brillante par sa valeur, et avait eu deux chevaux tués sous lui. La moitié de son régiment avait été taillée en pièces, sans avoir perdu cependant un seul drapeau.

Les deux armées passèrent la nuit sur le champ de bataille, et ne se séparèrent que le jour suivant, pour prendre leurs quartiers d'hiver. Le Roi se retira à *Banbury*, et lord Essex à *Warwick-Castle*. Je fus, lors de mon arrivée à Warwick, promu au grade de colonel d'un fort beau régiment, et, bientôt après, le parlement décréta des remerciemens au colonel Cromwell, pour les services essentiels qu'il venait de lui rendre. Mais une autre occasion se présenta de donner de nouvelles preuves de mon zèle. L'Université de Cambridge s'était décidée à envoyer toute

son argenterie au Roi, pour l'aider à lever des troupes. En revenant d'une tournée, je fis cerner ces convois ; je constituai prisonniers les gens à la garde desquels ils étaient confiés, et m'assurai de cet immense trésor, pour l'usage du Parlement. Voilà véritablement un coup de maître ; aussi je fus de suite nommé lieutenant - général. Sur-le-champ on me chargea de plusieurs expéditions, aussi dangereuses qu'importantes : je m'en tirai fort heureusement, et l'on me regarda bientôt comme un des chefs de l'armée les plus braves et les plus populaires. Mon pouvoir et mon influence s'étendaient jusques sur Ireton, mon gendre ; il fut fait colonel d'un régiment. Son courage et sa conduite parurent justifier mon choix, et lui mériter les honneurs qu'il avait obtenus. C'est à cette époque que la correspondance de ma famille qui, jus-

qu'alors avait été interrompue, fut reprise; je la publierai dans son ordre naturel, quoiqu'elle ne me soit parvenue que quelques années après ses dates.



LETTRE PREMIÈRE.

Élisabeth Cromwell, au lord Wentworth.

29 octobre 1642.

Je vous félicite mon héros, digne fils du vertueux Strafford, je vous félicite et vous comble de bénédictions. Vous avez, par votre noble obéissance aux volontés de votre pauvre Élisabeth, répandu la joie dans son cœur profondément blessé; c'était le seul moyen de lui rendre la vie supportable. Oui, votre gloire vient d'adoucir mes souf-

frances. Si, en me privant d'un amant, j'ai donné à mon pays un défenseur, je serai heureuse dans ma misère, je ne veux point vous faire part du plaisir que j'ai ressenti en vous entendant nommer d'une manière si distinguée, parmi les guerriers qui ont vaillamment combattu pour leur Roi : je ne veux point vous dire combien je triomphe;... vous le devinez assez. Il faut cependant que je vous entretienne un peu, car, il n'y a plus que vous au monde, à qui je puisse aimer à faire des confidences. Ma sœur Marie vous veut véritablement beaucoup de bien ainsi qu'au Roi; mais, dans la crainte de déplaire à ma mère, elle n'ose déclarer ses véritables sentimens; et quant à mon père, vous le savez, il n'est pas aussi indulgent envers ses autres enfans, qu'envers son Élisabeth. Françoise est tellement occupée du soin de se cher-

cher un mari, qu'elle ne parle point du tout politique; et, en vérité, je crois qu'elle n'y songe pas plus qu'elle n'en parle; si elle ne dit rien, en récompense madame Ireton et M. Fleetwood, l'ami de mon père, qui sont tous deux ici, depuis quelques jours, prennent chaudement la défense du Protecteur contre vous; ils font les vœux les plus ardens, tant pour la destruction de la Monarchie, que pour l'établissement de leur République imaginaire. Tant que la journée dure, ils me parlent de Brutus, de Caton, de Cassius, de Pompée; et, lorsque je leur demande si ces hommes ont été plus braves, meilleurs, ou plus indulgens, lorsqu'il dépendait d'eux, que ne l'est le roi Charles, ils rient de mes préjugés, et me disent, que si vous aviez été républicain, je me serais montré républicaine : quoique je ne sois pas du tout de cet avis, je remercie

cependant le Ciel, de ce que vous êtes royaliste, et loyal; du moins, en vous aimant, je ne risque pas de paraître d'une opinion opposée à la vôtre. Mais à propos, je ne vous ai point dit encore pourquoi madame Ireton s'est donnée la peine de venir nous voir. Son époux est avec mon père, vous le savez, et elle voudrait aujourd'hui me faire partager son opinion, pour m'unir ensuite à son ami Claypole.. Mais rassurez-vous, Wentworth; on ne fait que mettre la patience de votre Élizabeth à l'épreuve;.. elle est résignée d'avance à tant de contrariétés. Mon frère Henri, vient de m'écrire, il me parle de vous; mais comme il se propose de correspondre avec vous directement, je ne veux point le priver de ce plaisir, je dis, de ce plaisir, car je ne saurais douter que cette tâche ne soit aussi agréable pour tout le monde, qu'elle l'est à votre Élisabeth.

LETTRE DEUXIÈME.

Henri Cromwell, au lord Wentworth.

Novembre 1642.

TOUTES les fois que ce mot imposant de *Seigneur* s'offre sous ma plume, il me rappelle constamment une observation que j'ai faite, il y a quelque temps. —Vous ne le croiriez pas, mais moi j'en suis persuadé... c'est que mon père, quoiqu'en apparence républicain fort zélé, ne serait cependant pas dans le fond de son cœur, fâché d'être aussi un Seigneur, non pas de la façon du roi Charles, mais un Seigneur par excellence de cette délicieuse République qu'il rêve sans cesse. Savèz-vous, Wentworth, qu'au milieu de cette ar-

mée pieuse, je viens aussi d'acquérir de nouvelles lumières, un don précieux; celui de la prophétie, et je suis assez inspiré dejà, pour vous annoncer que cet amour de la divinité, si surprenant, cette humilité de nos saints chefs, n'auront qu'un temps : déjà les semences de la discorde, poussent des racines bien profondes, et le sol est beaucoup trop fertile pour qu'elles ne prospèrent pas à vue d'œil; tant mieux pour le roi Charles. Denliz Hollis est ici : il est comme vous le savez, le chef du parti presbytérien, et je le crois sincère dans ses vœux pour un Gouvernement républicain et libre, ainsi qu'Hampden, qui vient après lui. Mais il existe dans notre camp, d'autres fanatiques qui s'appèlent *Indépendans;* je ne sais, en vérité, pourquoi on leur a donné ce beau nom... Serait-ce parce qu'ils sont toujours d'un avis contraire à celui de tout le monde? Ils voudraient

détruire le peu de règlement qu'ont laissés les Presbytériens; ils ne parlent que « de prières du cœur, d'inspirations divines, des plaisirs multipliés de l'esprit. » Or, je crois fermement que mon père va se joindre à eux : comme il est beaucoup trop fin politique, pour faire une pareille démarche inconsidérément, j'ai de bonnes raisons de soupçonner qu'il se persuade que ces Indépendans finiront par devenir nos maîtres. Je voudrais être auprès de vous, Wentworth; il vaut mieux n'avoir qu'un maître, que d'en compter plusieurs; notre Souverain légitime est seul, beaucoup plus digne de nous commander, que la plupart des grands personnages qui se trouvent dans notre camp. Mais, que dois-je faire? Si quelques bons logiciens voulaient se charger de me prouver que j'étais sujet du Roi, avant d'être fils de Cromwell, je ne balancerais plus;

mais je suis, hélas ! dans l'ignorance, et je répugne à tirer l'épée contre mon père. J'ai vu, il y a quelques jours, que Claypole recherchait avec empressement l'amitié de madame Ireton : il voudrait qu'elle l'aidât dans ses projets sur Élisabeth. J'ai de suite écrit, pour savoir jusqu'à quel point ce bruit était fondé ; tout s'est confirmé. Ah! Wentworth, mon cœur saigne pour vous... Je vous rendrai tous les services qui dépendront de moi ; j'ordonnerai à cette tigresse de ne point tourmenter la pauvre Élisabeth ; j'engagerai M. Claypole à se souvenir de votre valeur. Plût au Ciel que je puisse persuader mon père, d'agir suivant son devoir et ses plus chers intérêts ! mais cela m'est impossible. Ainsi donc, je garde le silence.

Henri Cromwell.

LETTRE TROISIÈME.

Lord Wentworth à Élisabeth Cromwell.

Assis dans mon propre appartement, au milieu du calme et du silence, presque sous les yeux du Roi, je puis cependant à peine recueillir mes idées pour vous raconter ce qui m'est arrivé depuis que j'ai reçu votre lettre. Les incidens ont été si pénibles, si imprévus, que, même en ce moment, je me demande sans cesse si je suis éveillé ou si je rêve. Ma chère Elisabeth, j'ai trouvé l'occasion de vous rendre un service pour lequel je sais que vos prières ferventes vont appeler sur la famille Wentworth les bénédictions du ciel. Trois jours après la réception de votre lettre, le

Roi m'envoya au secours de sir John Henderson (qui avait reçu l'ordre d'empêcher l'ennemi d'avancer jusqu'à Lincoln), parce que nous avions appris à Oxford que le comte de Manchester avait détaché un régiment de sa division pour l'attaquer. Je trouvai le général suivi de lord Widdington, de sir Ingram Hopton, et de plusieurs autres officiers de distinction. J'avais pris position sur *Windsby Field.* Mon arrivée fit plaisir aux jeunes gens, qui brûlaient du désir de faire quelques sorties sur les corps de troupes qui passaient journellement. Le général les y encourageait, quoique je fisse tous mes efforts pour le détourner de ce dessein, sachant bien que l'intention de l'ennemi était d'affaiblir par ce moyen nos forces, pour nous rendre ensuite la proie d'un parti plus fort. On ne fit point de cas de mon avis; je résolus de n'être pas moins galant envers

vous, que les autres chevaliers pour leurs maîtresses. Je pris donc part à leurs excursions; mais, malheureusement, nos forces se trouvèrent séparées en poursuivant un parti peu considérable de maraudeurs, et nous fûmes environnés d'un fort détachement envoyé par le lord Manchester. Ah! combien cet acte d'imprudence nous coûta cher! Sir Ingram Hopton, qui le premier s'en retournait au camp, fut taillé en pièces avec son infanterie. Je devais me hâter de voler au secours de notre commandant, tandis que lord Widdington aurait vengé la mort de son ami. Hélas! nos efforts furent inutiles; en vain nous ralliâmes à plusieurs reprises nos troupes, elles furent constamment repoussées par l'étonnante intrépidité du général ennemi. Je ne le connaissais pas; mais je voyais ses traits de valeur avec un véritable sentiment d'admiration. Je

tentai plusieurs fois de l'approcher. Lord Widdington se trouvant plus près de lui avec ses troupes, fut déterminé à se couvrir de gloire en terrassant ce brave soldat. Il s'avance vers lui; l'autre s'élance avec fureur à sa rencontre. La lance du lord Widdington perce le corselet de son adversaire; mais la plume de son casque est abattue par le chef puritain. A l'instant notre parti pousse un cri de joie, car le sang de l'ennemi coulait en abondance de sa blessure; mais bientôt nous fûmes détrompés; cette faiblesse apparente n'était qu'un stratagême, car, d'un coup de sa hache d'armes, il fit sauter la cervelle de Widdington, qui tomba mort sous le coup; tout furieux, je pique alors des deux. « Je viens, m'écriai-je, pour venger mes amis qui ont péri de ta main : ta vie ou la mienne! » Il ne me répondit pas et détourna son cheval. Craignant qu'il

ne m'échappât, je lui portai un coup de lance, sans l'atteindre lui-même; mais son cheval en fut percé, et tous deux ils roulèrent sur la poussière. Je sautai de ma selle; il se relevait. Il m'atteignit d'un coup de sabre très-fort et bien dirigé; je l'abattis de nouveau avec ma lance, et, ayant enfin tiré mon poignard, je le lui posai sur la gorge, en lui criant de se rendre ou de mourir.... « Non de ta main, dit faiblement ce malheureux; dois-tu me donner la mort? » C'était lui, Elizabeth; j'ai reconnu sa voix! Je laissai tomber mon arme avec horreur, au son de la voix de Cromwell. Ne pleurez pas, Elisabeth. J'ai pensé à vous, à mon serment; Cromwell est sauvé. Cependant je n'ai pu me décider à parler à l'homme qui m'avait trahi. Je détachai son casque, lui donnai un cheval, et m'éloignai précipitamment, sans que nous nous soyons dit un seul mot.

Je me rendis auprès du général; je le trouvai au milieu des préparatifs de la retraite. Dès notre arrivée à Oxford, il avoua franchement ses torts au Roi, qui les lui pardonna, quoique les conséquences de cette faute fussent la perte de Lincoln.

Je suis heureux, Elisabeth, de pouvoir dissiper toutes vos craintes, en vous apprenant que votre père est en sûreté près du lord Essex, et qu'il jouit de la plus haute considération; ses blessures, qui n'étaient que légères, se guérissent promptement. Et maintenant ne manquez pas, je vous prie, de me raconter tout ce qui aura quelque rapport à vous-même; c'est ma seule consolation, ma seule joie au milieu de tant d'angoisses. Mais je ne me plaindrai pas; je veux sur ce point vous obéir, et me montrer véritablement l'ami de cœur, le chevalier, le défenseur d'Elisabeth et de Charles.

WENTWORTH.

LETTRE QUATRIÈME.

Madame Ireton, à son mari.

Décembre, 1643.

Je ne suis pas du tout de cette opinion, que les mesures de tranquillité soient les meilleures pour faire réussir nos entreprises? A quoi ces mesures si vantées vous ont-elles été bonnes jusqu'ici? à rien; et il en sera toujours de même. Animez-vous donc, je vous en prie : je ne veux pas que vous larmoyiez, ni que vous parliez ainsi en inspiré, ou que vous fassiez, comme Harrison, des prières continuelles; mais je veux que vous ayiez enfin du cœur, que vous déployiez du courage. Vous êtes républicain, conduisez-vous donc en républicain, et ne faites point rougir ces héros

de l'antiquité que vous avez l'orgueil de prétendre imiter. Vous dites qu'Harrison veut devenir le favori de mon père, en adoptant tous ses sentimens. Eh bien! faites de même; pourvu que vous voyiez toutefois, dans votre humble condescendance, le moyen de hâter le succès de nos projets, l'accomplissement de ce désir magnanime, de devenir le soutien et le chef de notre république. Si Cromwell forme d'autres vœux, soit qu'il veuille s'élever davantage, ou rétablir Charles sur le trône, n'ayons rien de commun avec lui. J'en agirais de même à votre égard, si je vous croyais capable d'une conduite aussi vile et aussi lâche. Fairfax est, dites-vous, fermement attaché au parti des Presbytériens; il est en ce moment républicain : cela serait fort bien, si l'on pouvait se fier à lui; mais Fairfax est un fou, sujet à changer, qu'on gouverne aisément. Il

faut vous en éloigner. Je suis persuadée que mon père est un vrai républicain; je vous conseille donc de vous attacher à lui. Harrison est adroit; mais il n'a point de principes : il est tout ce qu'on veut, dans tous les temps. C'est pourquoi, si les républicains peuvent prendre le dessus, ils vous donneront toujours la préférence sur lui. Peu de nouvelles domestiques. La favorite larmoyante de mon père fait rougir ses beaux yeux bleus, à force de répandre des larmes; mais ce défaut ne peut diminuer ses charmes aux yeux de ce stupide Claypole, qui est assez fou pour en être épris. Cependant je crois que ce n'est que pour tourmenter Wentworth, qu'il déteste autant que je le détesterais moi-même, sans sa hardiesse et sa bravoure. Henri a jugé à propos de me signifier quelques ordres, auxquels je souscrirai comme bon me semblera; et vous pouvez l'en

informer, si cela vous fait plaisir. Votre grand'mère est toujours... folle; notre mère ne vaut pas beaucoup mieux. Elle voudrait bien être une grande dame, mais ne point courir de risque pour le devenir. Quant à moi, je n'ai pas changé, c'est-à-dire, toujours la vôtre, tant que vous l'aurez mérité. S. IRETON.

LETTRE CINQUIÈME.

Lord Falkland à Élisabeth Cromwell.

Oxford, juin 1643.

JE suis tellement partagé entre le plaisir que j'éprouve à vous écrire, et le regret du motif qui m'y engage, que je suis capable à peine de vous faire le moindre compliment; mais je me console en pensant que vous ne ressemblez pas à toutes les autres jeunes ladys que je vois.

Je puis peut-être ne vous pas déplaire, en vous racontant la simple vérité, sans y mêler une seule fleur de rhétorique... Je n'en agis point ainsi envers toutes les personnes de votre sexe; dans ce siècle d'imposture, je suis contraint d'adopter une marche toute différente. Quoique je me flatte qu'Elisabeth ne m'a point oublié, elle aimerait mieux sans doute lire les détails que je lui fais passer, écrits de la plume de Wentworth; deux raisons s'opposent à cette petite satisfaction : d'abord, mon jeune ami est légèrement blessé à la main droite; et quand même il ne le serait pas, il ne pourrait être le hérault de sa propre gloire. Et je suis déterminé, moi, à ne dérober aux yeux de son Elisabeth aucune des circonstances qui peuvent ajouter un nouveau lustre à la gloire de Wentworth.

Dès qu'il eut appris que le lord Essex

approchait d'Oxford, le Roi détacha le prince Ruppert avec ma cavalerie et celle de Wentworth, pour aller à sa rencontre et le harceler. Ai-je besoin de vous dire que nous avons été victorieux, que nos succès sont entièrement dus au courage intrépide de Wentworth? Nous repoussâmes les ennemis, et revînmes couverts de gloire au quartier-général de l'armée, d'où nous attendions de nouveaux ordres pour nous remettre à la poursuite des fuyards... Pardonnez, belle Elisabeth, à un soldat qui ne possède pas l'art d'écrire, et surtout que le temps presse. Notre gracieux Souverain se porte beaucoup mieux que nos ennemis ne le voudraient; nos succès, aussi considérables qu'inattendus pendant l'hiver, ont déjà rabaissé l'orgueil du Parlement. Votre père se montre extrêmement brave; il est très-estimé de ses chefs... Que le ciel nous rende la paix!!! Le vôtre.

FALKLAND.

CHAPITRE XVI.

Lord Falkland parla bien de la gloire que lors Wentworth s'était acquise dans le dernier combat, mais par tendresse pour Élisabeth, il n'avait pas cru nécessaire de lui mander quelle espèce de blessure avait empêché Wentworth de lui écrire. Hélas! ce n'était pas une blessure à la main, mais un coup de poignard qu'avait enfoncé dans son cœur, son père coupable. Wentworth et Falkland, ayant avec beaucoup de bravoure, repoussé les troupes qu'avait envoyées contr'eux le lord Essex, l'armée parlementaire prit l'alarme; elle fut effrayée de ses pertes, et fatiguée de quelques escarmouches qui lui avaient

coûté trois de ses meilleurs régimens. On envoya l'élite de la cavalerie à la poursuite de celle du prince Rupert. Tandis qu'on préparait cette expédition, Hampden, qui s'était jusqu'alors plus distingué dans le cabinet que sur le champ de bataille, demanda la permission de l'accompagner avec son régiment d'infanterie; il se montra tout aussi empressé de détruire le pouvoir royal par ses armes, qu'il l'avait fait par ses artifices. Les royalistes ne comptaient pas la moitié du nombre d'hommes que l'on envoyait contre eux. Le prince Rupert et ses officiers remarquèrent bien cette infériorité de forces; mais, dédaignant la fuite, ils font mettre leurs troupes en ordre de bataille sur *Calsgrave field*. Dès le premier choc, les lignes des rebelles sont enfoncées... Ils se retiraient en désordre, abandonnant le champ de bataille, quand Hampden, qui les sou-

tenait avec son infanterie, les rallie bravement; ils chargent une seconde fois les royalistes, mais avec fureur. Un soldat d'un coup de lance renverse le prince Rupert; mais il est à son tour abattu par Falkland, dont le bras puissant dirige en même temps sa lance contre Hampden; celui-ci se jette de côté, et la violence de la course démonte presque Falkland, qui se voit en un moment entouré; mais son courage est à toute épreuve, il pare les coups des uns, frappe les autres, et attaque de nouveau Hampden; alors qu'il le visait à la tête avec son pistolet, il reçoit dans le bras une balle de fusil qui le force de laisser tomber son arme. Les ennemis poussent de grands cris de joie et fondent sur lui de tous côtés : mais loin de s'alarmer encore, il semble reprendre de nouvelles forces; de la main gauche il tire son épée, se fait jour à travers la foule,

et parvient à rejoindre son régiment. « Maintenant c'est à mon tour, Falkland, » s'écria Wentworth en s'avançant à la rencontre du formidable Hampden. Celui-ci paraissait déjà prêt à le recevoir, mais il était à pied; Wentworth montait un superbe coursier. Le jeune héros sauta promptement à terre : « Je ne veux pas avoir d'avantage sur vous, Hampden, quoique la mort de mon père prouve assez que vous n'en avez pas agi de même avec lui. Vous avez été l'un de ses assassins; voici Wentworth qui veut perdre sa propre vie ou sacrifier la vôtre à l'ombre de son père, car l'un de nous deux doit mordre la poussière. » Hampden lui répondit : « Ton père a péri, parce qu'il avait trahi la patrie, et je suis prêt à prouver avec cette épée que ma cause est juste. — Fourbe, devant Dieu, devant ton Roi, devant mon père, je t'attaque. » Ils se préci-

pitèrent l'un sur l'autre avec fureur. Hampden se battait pour se faire un nom, et d'ailleurs avec la croyance certaine qu'il allait vaincre par la force, son plus jeune, mais non moins courageux adversaire, qui, sans se soucier de sa propre sûreté ni de sa renommée déjà établie, ne respirait que la vengeance.

Voilà ce qui prêta tant de vigueur à son bras, ce qui le rendit insensible aux blessures que lui faisait Hampden; ce qui lui faisait diriger tous ses coups avec l'acharnement d'un lion contre le sein de son adversaire. Mais Hampden n'avait pas encore reçu de blessure; Wentworth lui visa la tête, en frappant de toute sa force; le sabre rencontra l'épaule, y fit une profonde blessure : un second coup lui perça la poitrine; Hampden se voyant alors vaincu, prit la fuite en renonçant au combat. Sa défaite décida de la vic-

toire; les Puritains se sauvèrent de tous côtés ou furent faits prisonniers; cependant Wentworth, sachant que Hampden avait été mortellement blessé, le cherchait partout; il l'aperçut enfin assis sur un banc de gazon et tout baigné dans son sang. Wentworth en était venu aux mains avec Hampden d'abord dans la ferme résolution de ne pas lui laisser la vie, s'il remportait la victoire, mais ce spectacle l'émut jusqu'au fond de l'ame; il se décida à secourir son ennemi vaincu, étant assuré que son infortuné père en eût fait tout autant à sa place.

« Hampden, dit-il, vos blessures saignent abondamment, souffrez que je vous aide à monter sur votre cheval; nous pourrons trouver à quelque distance, une chaumière et un chirurgien. Venez avec moi, l'air fera sur vos blessures, un mauvais effet; il les rendra

plus douloureuses. Hampden soupira profondément ; il avait à peine la force d'articuler une seule parole. « Généreux jeune homme, pardonnez au persécuteur de votre père, mais à ses derniers momens, croyez-le, lorsqu'il vous assure qu'il regarda sa mort comme un acte de justice. Si je me suis trompé, que Dieu me pardonne. Mais je remercie le ciel, je meurs en brave. » Sa voix s'affaiblissait à chaque mot qu'il prononçait ; il devenait inutile de vouloir le faire aller plus loin, son agonie et sa mort prochaine étaient visibles : Wentworth tâcha de les adoucir en enlevant son casque, et détachant la cuirasse de dessus son sein ensanglanté. Il la retira doucement et entraîna avec elle un papier ployé en forme de lettre ; Wentworth l'approche des yeux du blessé, il s'aperçoit que son prisonnier est déjà mort. Alors il jette les regards sur le

papier qu'il tenait à la main, et frémit en y lisant le nom de son père et la signature de Cromwell. Il en a bientôt parcouru le contenu, il tombe par terre privé de tout sentiment ; ce malheureux jeune homme resta évanoui jusqu'à ce que le lord Falkland, inquiet sur le sort de son ami, vint pour être témoin de cette scène tragique. Il ôte le papier fatal de la main fortement serrée du baron, et y découvre la cause terrible de son angoisse : cette lettre funeste était celle par laquelle je trahissais lord Strafford, j'assassinais mon généreux et confiant ami. « Exécrable scélérat ! s'écria lord Falkland, échapperas-tu toujours à la vengeance du ciel ? — Ah ! ne le maudissez pas, dit le malheureux Wentworth. Le meurtrier est le père d'Elisabeth ! et j'ai promis de respecter son sang, de conserver sa vie ! lui qui vient d'attenter à celle de mon père ! ». Il

fallut que lord Falkland l'arrachât par force des lieux où il avait fait cette fatale découverte, et le vainqueur de *Calsgrave* vint recevoir les félicitations de son Roi, le cœur tout navré de douleur et presqu'hors de lui-même. Charles Ier. était cependant un ennemi trop généreux pour ne pas regretter la mort de Hampden; son esprit, son génie, ses intentions probes et son caractère sincère lui avaient concilié l'affection du parti opposé ; il se trouva parmi les royalistes autant de personnes qui déplorèrent son sort, que dans son propre parti, et parmi ses amis, soit publics, soit particuliers. La bataille de *Calsgrave field* fut suivie de plusieurs autres avantages. Partout les royalistes se montraient victorieux; aussi l'on jugea nécessaire, au commencement du printemps, de les attaquer plus vigoureusement. Le combat de *Roundway*, la prise de Bristol, l'at-

taque de *Glocester*, ne firent que nous confirmer dans cette résolution. Il fut enfin décidé que lord Essex marcherait au secours de la ville, que Charles assiégeait en personne.

LETTRE SIXIÈME.

Madame Ireton à son père, le général Olivier Cromwell.

J'ESPÉRAIS, mon père bien-aimé, n'avoir jamais à remplir la triste tâche de vous annoncer de mauvaises nouvelles; mais hélas! il faut m'y résoudre, parce que je crains que tout autre ne vous les annonce avec bien moins de ménagement que votre malheureuse fille; à peine, cependant, sais-je comment m'y prendre. — O mon père! préparez-vous aux plus tristes nouvelles que vous

puissiez. Nous avons reçu la lettre par laquelle vous nous informez que vous voulez qu'Elisabeth se rende chez nos cousins à Cornwall, pour le rétablissement de sa santé, qui depuis quelques temps est dans un état désespéré. Ma chère sœur s'est aussitôt préparée pour son voyage, elle a quitté la ville le jour suivant, en nous promettant de nous écrire sitôt qu'elle serait arrivée.

Nous avons attendu sa lettre plus d'une semaine; ne la recevant pas, ma mère devint si inquiète, que j'écrivis à nos cousins de Cornwall, pour obtenir les renseignemens qu'Elisabeth paraissait avoir oublié de nous donner.

Hélas! mon père, ils n'avaient pas eu de nouvelles depuis qu'elle avait écrit de Londres, quoiqu'ils l'attendissent d'heure en heure. Ils nous ont promis de faire toutes les recherches possibles pour s'informer du lieu de sa retraite.

Leurs efforts ont été vains. Elisabeth est partie sans doute avec lord Wentworth, pour se rendre à l'armée royale ; elle n'a pas craint d'aimer un homme contre lequel vous vous êtes déclaré dans votre sagesse profonde. Wentworth, dit-on, jouit de toute la faveur du Roi, et Elisabeth n'a cessé d'être le zélé soutien de la cause royale. Que le ciel favorise les sages entreprises de mon père ! qu'il voie s'accomplir tous ses désirs! puisse-t-il trouver dans ses autres enfans, assez d'amour et d'obéissance pour compenser la perte de son Elisabeth.

S. IRETON.

LETTRE SEPTIÈME.

Madame Ireton, à son époux.

Mon père vous instruira sans doute de la fuite de sa bien-aimée aux yeux bleus ; je crains qu'il n'en meure : j'en serais fâchée, parce que vous ne pouvez pas encore vous passer de lui. Mon cher Ireton, ne le perdez pas de vue ; c'est maintenant le moment de jouer votre rôle. La rude probité de Fleetwood dégoûtera mon père, alors que votre douceur le gagnera. Pliez-vous davantage à ses caprices, plaignez-vous avec lui, déraisonnez avec lui, pleurez avec lui. S'il vous montre la lettre que je viens de lui écrire, ne manquez pas de la louer, de vous extasier sur ma tendresse filiale, sur mes sentimens d'obéissance ; vous pou-

vez même ajouter : « combien sont-ils supérieurs à ceux d'Elisabeth ! » si vous vous apercevez qu'il soit fâché contre elle, dites que vous irez la chercher jusqu'au bout du monde, pour l'amour de lui, et faites bien attention à tout ce qu'il répondra et à tout ce qu'il fera. Vous avez assez de bon sens pour comprendre ce que je veux dire, ne manquez-donc pas de vous y conformer, si vous m'aimez.

S. IRETON.

FIN DU PREMIER VOLUME.

